

3 vols.

400,

64. 3. Vol.

Poc.

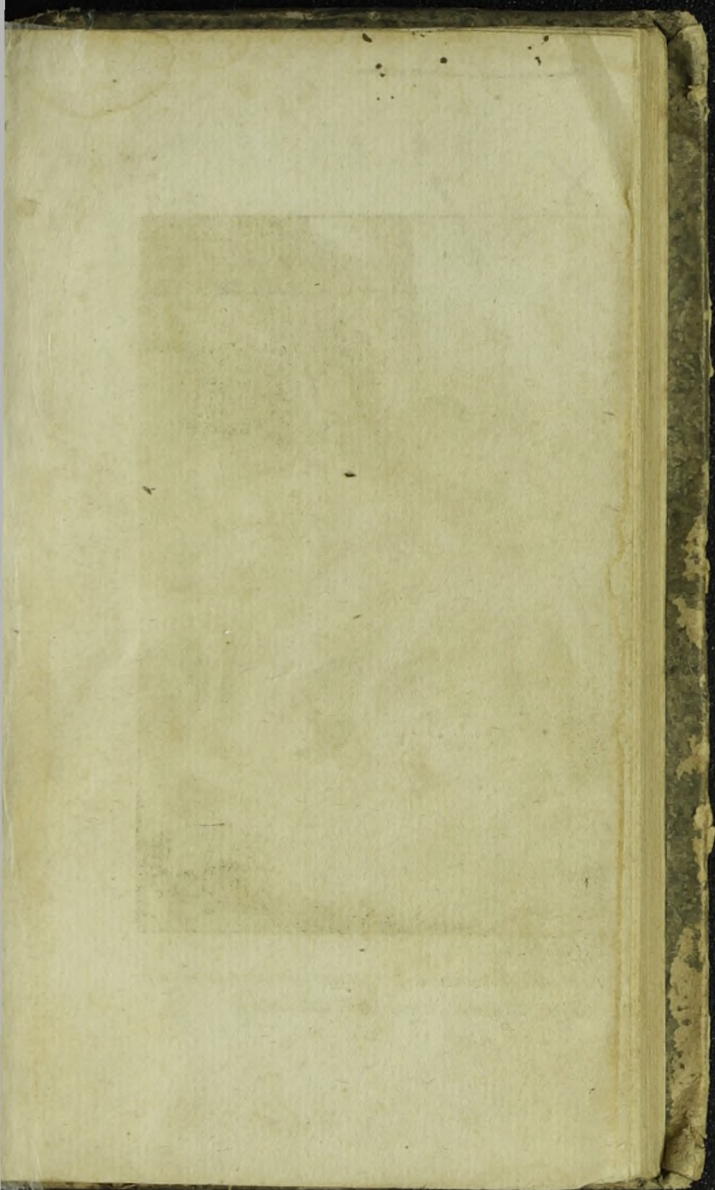
1/2 1/2 yr - brief
yab 500

V

É M I L I E
DE VARMONT,
O U L E
DIVORCE NÉCESSAIRE.

~~III. C. 1.~~

X 7





P. J. Chollon del.

Loricier Sculp.

L'évanouie, mourante, les mains en sang, le visage déchiré, elle avoit encore mille charmes.

É M I L I E
DE V A R M O N T,
O U L E
D I V O R C E N É C E S S A I R E,
E T L E S A M O U R S
D U C U R É S É V I N,
PAR l'Auteur de FAUBLAS.

T O M E P R E M I E R.

A P A R I S,
Chez B A I L L Y, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la Barrière des Sergens.
Et chez les Marchands de nouveautés.

1 7 9 1.

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORÍGENES LESSÁ"

Tombo N.º 27.363

MUSEU LITTEPÁRIO

PARIS

DE VALLMONT

1794

DICTIONNAIRE

DES ARTS

ET DES MANIÈRES

de

DE VALLMONT

de

DE VALLMONT

de

PARIS

DE VALLMONT

DE VALLMONT

DE VALLMONT

DE VALLMONT

1794

BIBLIOTHÈQUE MONTMARTRE

"HISTOIRE DES ARTS"

DE VALLMONT

DE VALLMONT



ÉMILIE DE VAR MONT

O U

LE DIVORCE NÉCESSAIRE ,

E T

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

DOROTHÉE DE VAR MONT A ÉMILIE
DE VAR MONT.

Du Couvent de la Providence, ce 11 mai 1782.

PLEURE sur moi , ma chere Émilie ,
pleure sur nous , tu n'as plus de sœur !
ta sœur ne tient plus au monde que

A 3

par ses regrets, par ses regrets qui dureront autant que sa vie.

C'est ce matin... Dieu ! il me semble qu'il y a déjà un siècle... un siècle de douleurs... Oui, ce matin même j'ai pris le voile : l'éternel sacrifice vient de se consommer.

Et ce n'est pas sans de cruelles intentions que le jour même où notre pere rendoit les derniers soupirs, sa veuve, qui ne mérite plus que je lui donne un autre nom, te faisoit arracher du convent où nous pouvions du moins gémir ensemble, ma chere Emilie; il falloit nous séparer pour nous affoiblir : toutes deux réunies, nous serions demeurées trop fortes. Ce n'est pas que je m'aveugle au point de me persuader que tes conseils courageux m'auroient suffisamment protégée contre les emportemens de notre ennemie, & sur-tout contre moi-

même ; contre moi qui , ne pouvant en aucune rencontre triompher ni de ma timidité , ni de mon effroi , n'ai jamais vu la femme de mon pere , que pour gémir ou frissonner devant elle. Va , je le sens bien , d'un mot , d'un regard , Madame de Vermont eût toujours fait évanouir mes résolutions les plus fermes ; tôt ou tard , malgré tes efforts , & sous tes yeux même , elle fût parvenue à traîner sa victime aux pieds des autels. Mais alors ma profonde infortune m'auroit offert un puissant motif de consolation : le jour de mon oppression seroit devenu celui de ta délivrance. Eh ! comment la trop juste répugnance que t'inspire cette vie d'ennui , d'indolence & d'abandon , qu'ils ont appelée *la vie religieuse* , ne se seroit-elle pas tournée en une véritable haine . lorsque tu aurois été témoin du desespoir qui saisit la mi-

féritable Dorothée , à l'heure où il fal-
lut qu'elle s'immolât ? & si quelque
jour ils étoient parvenus à te faire
seulement essayer ces vêtemens fi-
nistres , cet habit mortuaire , auxquels
tu as vu ta sœur condamnée pen-
dant un an ; hélas ! & pour toujours !
s'ils y étoient parvenus , par quels
moyens cependant m'auroient-ils ja-
mais forcée à prononcer ces derniers
vœux que malgré mon cœur ma bou-
che a murmurés , & que mes sourds
gémissemens ne l'auroient peut-être
pas permis d'entendre ?

Elle étoit là , pourtant , cette femme
qu'on dit être... ta mere & la mienne ?
elle ne l'est point. Nous a-t-elle nour-
ries ? nous a-t-elle élevées ? Sa haine
au contraire n'a cessé de nous éloi-
gner & de nous poursuivre. C'est
pour son fils , seulement pour son fils,
qu'elle a réservé son lait , ses soins ,

ses tendresses..... dont je le crois digne.

Ma chere Emilie , crains ton frere ; à peine il a vingt ans , & déjà son cœur est sans pitié , ses yeux n'ont plus de larmes. Croirois-tu qu'il étoit à cette horrible fête ! il est venu recevoir le sacrifice d'une sœur ! il l'a reçu d'un air tranquille ! les voûtes du temple ont un moment retenti du bruit de mes sanglots ; j'ai vu des étrangers s'attendrir , ma mere elle-même a pâli : le jeune homme ne s'est point ému. Grand Dieu , ses destins m'épouvantent ! quel avenir lui gardes-tu ? pour quels crimes est-il né ?

Que cette image de mes plus vives douleurs te soit toujours présente , ô ma chere Emilie : qu'elle entretienne constamment tes plus vives inquiétudes. Ne l'oublie pas , que le sort qui m'accable est celui qu'ils te pré-

parent. Je fais bien que tu n'es pas autant que moi foible & craintive. Tu repousseras , je l'espere , leurs coupables sollicitations , & leurs inhumaines prieres , & leurs odieuses menaces ; mais c'est contre leurs artifices que j'ai cru nécessaire de te prémunir. Je les juge capable d'effayer le plus lâche de tous. Emilie , s'ils te disent , s'ils osent te dire que Dorothee vit tranquille & contente , montre-leur cette lettre baignée de mes pleurs & signée de mon sang.

MADAME DE VARMONT A ÉMILIE
DE VARMONT.

Paris , ce premier mai 1782.

VOTRE sœur a pris , il y a quelques jours , le seul état qui convînt à sa fortune & à ses parens : vous ne

tarderez pas à suivre un si bon exemple.

J'en suis tellement persuadée , que je viens de renvoyer tous vos maîtres. Je n'ai pas cru qu'une religieuse eût besoin de danse , ni de musique ; je ne pense pas qu'il lui soit plus nécessaire de posséder à fond la science des langues étrangères ; & quant à votre langue naturelle , vous en savez plus qu'il n'en faut pour prononcer des vœux.

J'enverrai dans la matinée de demain chercher la plus grande partie de vos hardes. Votre pere se plaisoit à vous inspirer le goût du luxe & des idées de coquetterie dont il faut absolument vous défaire. D'ailleurs , à quoi vous serviroit maintenant une aussi belle garde-robe ? Vous allez , dans huit jours au plus tard , porter l'habit de novice. Si par hasard c'étoit un

parti qui vous répugnât toujours , ce n'est pas moi qu'il faudroit accuser de vous l'avoir fait prendre : vous ne devriez vos reproches qu'à la mémoire de M. de Varmont , dont les folles dissipations ont tellement altéré la fortune , que ce qui m'en reste ne suffira qu'à peine à l'avancement de mon cher fils , de cet intéressant jeune homme , qui est l'unique consolation de sa mere , l'unique espérance de sa maison. Cependant votre sœur & vous ne cessiez d'affecter pour votre pere une espeece d'idolâtrie. Au reste , pourquoi m'en étonnerai-je ? Il étoit tout simple que vous l'adorassiez , puisqu'il faisoit le tourment de ma vie.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire , Mademoiselle. Je vous connois raisonneuse , indocile , opiniâtre ; mais songez que le tyrannique pouvoir de
votre

ou le divorce nécessaire. 13

votre pere vient de finir avec lui , que
maintenant je commande , & que je
veux être obéie.

ÉMILIE DE VARМONT A DOROTHÉE.

Du Couvent de la Providence ; Paris , ce 17
mai 1782.

VOILA , ma chere Dorothée , la
lettre que ma mere m'a fait remettre
au parloir , ce matin ; je me hâte de
te la faire passer , puisque mes deux
dernieres te sont parvenues par la
voie que tu m'as indiquée , & puis-
que ce moyen de correspondance te
paroît sûr.

Les cruels ordres de ma mere ne
m'ont point étonnée ; mais jo n'ai pu
me défendre d'une grande surprise
en reconnoissant la personne qui me
les apportoit. C'étoit M. Bovile , so

jeune homme d'une taille élevée , d'une figure noble , d'un maintien fier, celui que mon pere appelloit son élève , celui qu'il nous amena quelquefois , celui dont il se plaisoit singulièrement à raconter les exploits au retour de sa dernière campagne. Ah ! lui ai-je dit , de quelle commission l'on vous a chargé , vous , Monsieur , vous , l'ami de mon pere ! Pensez-vous qu'aux derniers momens de sa vie, il eût appris sans douleur qu'on se hâteroit d'ouvrir auprès de sa tombe celle de ses filles ? je vous entends , m'a répondu M. Bovile , & avant tout je desirois vous entendre. Mademoiselle , rendez-moi la justice de croire qu'à la première nouvelle de la maladie de M. de Varmont , je n'ai rien négligé pour qu'on me laissât partir de Brest, où me retenoient les devoirs de ma place. Je suis arrivé

ou le divorce nécessaire. 15

trop tard pour embrasser votre respectable pere, trop tard pour sauver votre sœur aînée, mais du moins assez tôt pour vous défendre.

Ma chere Dorothee, il m'a quittée sans s'être expliqué davantage.

LA MÊME A LA MÊME.

19 mai 1782, 11 heures du matin.

ECOUTE, il est revenu ce matin; apprends l'étonnante déclaration qu'il m'a faite :

Je viens vous demander, Mademoiselle, si vous aimez encore mieux vous marier que de vous faire religieuse, & si vous ne sentiriez pour ma personne aucun éloignement ? C'est là tout ce que je puis attendre de vous; j'ai si rarement joui du bonheur de vous voir, & je vous suis si peu connu !

B 2

mais ce que je dis de moi par rapport à vous , Mademoiselle , je dois le dire à peu-près de vous par rapport à moi. Vous affirmer que je vous adore , ce seroit vous faire un mensonge que vous ne croiriez pas. La vérité est que tout ce que votre jeunesse & votre infortune doivent causer d'intérêt , je le ressens. Sans doute vous êtes faite pour inspirer un sentiment plus vif ; il est vraisemblable qu'un jour je l'éprouverai : néanmoins ce n'est pas une chose à laquelle je puisse m'engager d'avance. Tant de femmes , peut-être aussi belles que vous , n'ont jamais fait de passions & n'en ont pas été moins heureuses ! Tout ce que je puis donc vous promettre , si mes offres ne sont point rejetées , c'est que telles épouses qui se croient idolâtrées auront moins que vous à se féliciter des procédés de leurs maris ; c'est que ma

femme sera toujours , après ma patrie , l'objet de mes plus vives sollicitudes.

L'homme extraordinaire qui me parloit ainsi , venoit de se lever ; & moi , Dorothee , plongée dans un étonnement qui ne pouvoit se comparer qu'à mon embarras , je l'écoutois encore lorsqu'il ne me parloit plus. Après quelques instans de silence , il reprit :

Je n'ai qu'un regret , c'est de ne pouvoir vous laisser que quelques heures pour délibérer ; mais le tems presse , mon vaisseau m'attend , la guerre m'appelle. Réfléchissez jusqu'à ce soir ; ce soir je viens chercher votre réponse : si elle est favorable , je cours aussi-tôt chez Madame de Varmont que je determine ; demain je vous épouse , après demain je pars.

Il m'avoit saluée , il s'en alloit , il est revenu.

Et n'allez pas renvoyer à la fin de la campagne l'exécution de mes projets. Mademoiselle, je ne vous le cache pas, le métier que je fais est périlleux. Croyez-moi : ne confiez pas aux hasards de ma vie le repos de la vôtre. Qui pourroit vous y décider ? La bienséance ? Elle seroit déplacée ; elle est parfaitement inutile. Tranquillisez-vous : jamais je ne serai tenté de penser que vous étiez pressée de vous marier ; mais je vous demanderai la permission de croire que vous étiez pressée d'être libre. Adieu, Mademoiselle, à ce soir.

Dorothée, ma chere Dorothée, conseille-moi. Que faut-il que je lui réponde ? Il me semble que je ne devrois pas balancer ; pourtant j'ai besoin d'être soutenue.

DOROTHÉE A EMILIE DE VARMONT.

19 mai, deux heures après-midi.

EMILIE, si ma mémoire ne me trompe pas, mon pere lui a rendu quelques services, à ce M. Bovile; mais comme il s'acquitte aujourd'hui? Qu'y a-t-il d'honnête & de bon que tu ne doive attendre d'un homme capable de payer avec une générosité si délicate le prix des bienfaits? Accepte; Bovile mérite une grande récompense: qu'il obtienne Emilie. Accepte; ton bonheur adoucira mon infortune.

BOVILE A Madame D'ETIOLES.

19 mai 1782, 7 heures du soir.

OUI, ce Bovile que vous avez tant aimé... pardonnez, Eléonore,

voici la première fois que j'ose vous affliger d'un souvenir qui ne vous fera plus rappelé ; ce Bovile qui brûloit de vous obtenir , & qui vous eût sans doute obtenue , si jamais un pere accordoit sa fille à quiconque fait la mieux mériter par l'amour le plus vif à la fois & le plus respectueux ; ce Bovile à qui son désespoir pensa coûter la vie quand on vous jeta dans les bras d'un autre ; ce Bovile que vos ordres toujours respectés purent seuls , après un tel malheur , déterminer à vivre , mais qui avoit juré de vivre célibataire , afin de pouvoir toujours , sans distraction , adorer du moins votre image , ce Bovile va se marier.

Je crois vous avoir écrit hier que ma prétendue est charmante : pourtant vous devez mieux que personne concevoir que ce n'est pas là ce qui me détermine. Je fais d'ailleurs , & quelle

vérité ne peut-on pas vous dire, à vous, Eléonore, qu'aucune vérité ne peut atteindre si elle n'est honorable & flatteuse ? je fais qu'il n'y a rien de plus trompeur que la physionomie d'une jeune fille ; je fais que la plus belle femme est rarement la meilleure, & que, celle-ci fût-elle la meilleure parmi les plus belles, je ne devrois pas encore, sans quelque défiance de moi-même, me marier dans un pays où les liens de l'hymen sont frappés d'une indissolubilité vraiment effrayante. Je ne me dissimule pas non plus qu'il faudroit au moins se connoître avant de prendre un engagement que la mort seule peut rompre. Néanmoins tout me dit que je fais une chose louable en précipitant mon mariage avec cette inconnue, qui est la fille de mon bienfaiteur, & que j'arrache au mau-

vais fort qu'on lui prépare. Or, une chose bonne en soi peut-elle jamais causer de regrets amers ? Supposons qu'il ne soit pas impossible que cette femme ait un jour de mauvais procédés pour moi ? Alors pour me consoler & me justifier, je n'aurai seulement qu'à me rappeler le souvenir des motifs qui, dans le tems, ne me laisserent la liberté ni du choix, ni de la réflexion. Quel bonheur, au contraire, quel bonheur pour tous deux, quelle source inépuisable de jouissances, si je rencontre en elle les vertus que j'ai droit d'en attendre, si je trouve la plus douce récompense de mes imprudens sacrifices dans leur objet même ! Puis-je d'ailleurs, dans cette grande occasion, m'abandonner à des considérations personnelles ? Ai-je le droit de délibérer, quand il faut remplir un

devoir! Et puis, seroit-ce donc pour la première fois que l'égoïsme auroit conseillé l'ingratitude.

Eléonore, ni vous ni moi ne l'oublierons, qu'un préjugé ridicule & décourageant me condamnoit à languir dans l'obscurité d'un grade inférieur où je serois mort presque inutile à ma patrie. Un galant homme sut distinguer mon foible mérite, & ne s'informa pas de ma naissance. Ceux de mes officiers qui n'étoient que nobles, voulurent empêcher que je ne devinsse leur égal. Il me fit leur supérieur; il m'éleva malgré les préjugés, il me soutint contre l'envie. Se rendoit-il donc aux lâches conseils de l'intérêt personnel, lorsqu'il s'attiroit pour moi l'inimitié de plusieurs hommes puissans & le blâme de son corps? Le courage qui le portoit à ne point m'abandonner à mes ennemis, est-il moins grand que ce-

lui qui me feroit épouser sa fille? Eléonore, c'étoit un homme supérieur à son siècle, ce M. de Varmont. Malgré les haines particulières, notre marine va le regretter. C'est moi, sur-tout, c'est moi qui l'ai trop tôt perdu. Je lui dois ma fortune, mes talens & ma gloire. Je lui dois l'incalculable bonheur d'avoir, quoique jeune encore, rendu d'importans services à mon pays.

Je cours chercher la réponse d'Emilie.

LE MÊME A LA MÊME.

19 mai, 11 heures du soir.

Sa réponse a été courte & simple : si vous connoissez quelques moyens de décider ma mere à me laisser vivre dans le monde, Monsieur, j'y vivrai pour ne m'occuper que de votre bonheur.

heur. Aussi-tôt j'ai volé chez Madame de Varmont ; son fils étoit avec elle ; aux premiers mots que j'ai dits , tous deux ont paru stupéfais. Le jeune homme m'a demandé avec hauteur si j'étois noble ; j'ai répondu : oui , les ennemis de l'état me connoissent & me craignent. La mere m'a protégé , d'un air dédaigneux , qu'il lui importeroit assez peu que le mari de sa fille ne fût qu'un roturier ; mais ignorez-vous , Monsieur , a-t-elle ajouté , que je suis loin de vouloir dépouiller mon fils !... — Je ne demande rien pour la dote de sa sœur , Madame ; & même , afin de vous tranquilliser tout-à fait sur ce point , je consens à reconnoître que vous m'avez donné pour Mademoiselle votre fille , en avancement de succession , la somme de... — Deux cent mille écus ? s'est hâté d'interrompre le généreux frere. — Deux cent mille écus ;

foit. Madame de Varmont a repris d'un air encore plus étonné qu'auparavant : seroit-il possible que vous fussiez si follement épris de cette petite Emilie ? — Je ne suis point follement épris ; mais je me rappelle que cette enfant n'étoit pas destinée à la solitude du cloître. Son pere...—Son pere ? s'est-elle écrié ; périsse sa mémoire & tout ce qui pourroit me le rappeler ! — Quoi ! des malédictions contre un époux ! Quel crime a pu le lui mériter !—Quel crime ? deux filles me sont nées de lui. — Grands Dieux !... Mais ne vous a-t-il pas aussi donné ce fils qui vous est si cher ? — Mon fils... Monsieur, de quel droit m'interrogez-vous ? Prétendez-vous m'arracher mes secrets ? Peut-être qu'un jour on pourra les savoir : jusques-là , j'entends qu'ils soient respectés. — Je ne venois pas pour les pénétrer , je venois vous de-

mander Emilie. — Non , qu'il en soit de celle-ci comme de l'autre. Qu'un obstacle éternel nous sépare. L'excellent jeune homme a cru devoir encore interrompre sa mere. Madame, si pourtant M. Bovile reconnoît qu'il a reçu deux cent mille écus , je vois que le plus grand inconvénient de ce mariage s'évanouit. Fort bien , lui a-t-elle répliqué d'un air irrésolu , mais elle vivroit dans le monde. Je serois exposée au tourment de la voir ! Mon indignation étoit à son comble. Dieu m'en garde m'écriai-je. Jamais , jamais je ne vous exposerai à ce tourment-là. — Quelle assurance m'en donnerez-vous ? — Toutes celles qui vous pourront convenir. — Vous consentiriez que votre femme vécût dans une terre étrangere ? — S'il le falloit absolument. Si vous l'exigiez. — Je l'exigerois. — Eh bien , je vous donne

ma parole que votre malheureuse fille quittera sa ville natale après-demain , & sa patrie sous huit jours. — Pour n'y jamais revenir ? — J'ai trop bien entendu que telle est votre intention. — Qui me garantira l'effet de vos promesses ? — Un engagement par écrit , & une obligation de cent mille écus si j'y manque. — Qu'on aille avertir le notaire.

Pendant ce terrible entretien , le jeune homme baisoit les mains de sa mere ; l'homme de loi est arrivé , nous avons signé les deux actes.

Eléonore , vous devez me plaindre & m'applaudir : quand cette lettre vous parviendra , je serai marié.

MADAME D'ETIOLES A BOVILE.

Tours, le 24 mai 1782.

QUELLE femme assez insensible aux charmes des belles actions, pourroit ne pas approuver la vôtre, généreux Bovile ! Dans un autre homme je l'aurois admirée ; elle ne m'a pas même étonnée puisqu'elle est de vous. Que je plains ce jeune Varmont ! Qu'il est déjà puni de sa haine pour l'intéressante Emilie ! Comme il seroit vraiment heureux, s'il n'avoit pas un cœur dénaturé ! Par combien de motifs absolument contraires tout autre frère à sa place se feroit applaudi de vous voir épouser sa sœur !

Quelle mere aussi, que cette Madame de Varmont ! Heureusement la

nature n'en fait pas souvent de semblables.

Vous venez , Bovile , de me causer , sans le vouloir , un grand chagrin. Recevez ma confiance ; car je ne veux vous cacher de mes peines que celles qu'il ne m'est pas permis de dire.

Ce jeune Varmont passe pour un mauvais sujet , je ne l'ignorois pas ; mais j'étois loin de le croire aussi méprisable. Eh bien , l'aîné de mes freres est son ami. J'en suis inquiète. Murville a sans doute le cœur excellent ; mais seroit-il le premier que des liaisons dangereuses auroient corrompu ?

J'ai une grace à vous demander : Murville est dans la marine comme vous ; il doit vous être facile de le rencontrer. Cherchez-le , faites connoissance avec lui. Dès que vous pourrez , par l'exemple de vos vertus , le

défendre contre les conseils de votre beau-frere , je ferai tranquille.

Votre beau-frere !... Déjà ? déjà vous êtes marié ?... Ah ! puisse cette union vous offrir le dédommagement... Ah ! foyez heureux autant que je suis... contente de vous. Je picure... Bovile... Bovile , c'est d'attendrissement... c'est que vraiment je me sens pénétrée de l'estime.... adieu , foyez heureux.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Brest, 28 mai 1782, 5 heures du soir.

O DIEU ! Dieu tout puissant , qui lisez dans les cœurs , vous savez que nous n'avons pas mérité sa haine.

Dorothée , ma chere Dorothée , elle a voulu que je quittasse la France , que j'abandonnasse ma sœur , que

32 *Emilie de Vermont,*

mon exil & notre séparation fussent éternels.

Je ne l'ai su que tout-à l'heure, à ce moment critique où nous allions nous embarquer. Pressé de mes sollicitations devenues plus vives, mon mari n'a pu me cacher plus long-tems cette... cette horreur.

Vois cependant comme une imagination blessée s'environne de fantômes persécuteurs. Je venois de recevoir cette affreuse nouvelle; plongée dans un accablement profond, je restois accoudée sur ma fenêtre & je pleurois. Un jeune homme arrêté dans la rue, en face de notre auberge, m'a regardée avec tant d'attention, qu'il s'est un instant attiré la mienne. Dorothée, j'ai cru reconnoître mon frere, & j'ai failli m'évanouir. Mes yeux néanmoins se sont machinalement reportés sur l'objet

de mon épouvante. Il s'écartoit, il me tournoit le dos : cependant j'ai pu reconnoître mon erreur à des signes certains : mon frere a les cheveux d'un blond très-foncé ; ce jeune homme est tout-à-fait brun.

Encore quelques minutes & nous partons. Je vais monter un des vaisseaux de la flotte marchande , que doit escorter l'escadre dont Bovile commande une frégate. Bovile n'a pas voulu m'exposer avec lui sur un vaisseau fait pour combattre. Au reste , il compte me laisser à la Martinique , où il possède quelques établissemens ; c'est-là qu'il doit chaque année passer plusieurs mois avec moi ; il m'y consacrerà tous les instans qui ne seront pas absolument nécessaires à l'exercice de sa place. Le ciel , qui prend pitié des malheureux , me devoit le dédommagement de mes pre-

mieres infortunes ; il me l'a donné, il m'a donné le plus estimable des hommes, le plus vertueux des époux. Mais à toi, ma chere Dorothee, que te reste-t-il ? Te voilà seule, absolument seule ; tu n'avois plus qu'une sœur, elle t'est ravie : il est donc vrai que, le jour de mon mariage, je t'embrassois pour la dernière fois.

On m'apporte une lettre ! elle est de toi, voyons.

DOROTHÉE A EMILIE.

Paris, le 25 mai 1782.

AVANT-HIER, ma chere Emilie, quelques heures après nos adieux & ton départ, le fils de Madame de Varmont... Oui, désormais elle ne s'appelle pour moi que Madame de Varmont ; son fils doit se nommer

comme elle , comme elle son fils ne m'est plus rien : je n'ai plus ni mere , ni frere ; je reporterai toute ma tendresse sur ma sœur , qui la mérite autant qu'ils en sont indignes... M de Vermont donc , M. de Vermont a osé me faire une visite. Avant que ma bouche se fut ouverte pour lui reprocher sa dureté , son avarice , cette soif des richesses à laquelle il avoit souffert ou plutôt desiré qu'on m'immolât , avant que j'eusse eu le tems de prononcer un mot , il m'a dit : vous n'accuserez plus mon ambition , voilà votre sœur bien mariée , j'espere ! Ma fortune est diminuée de plus de moitié. C'est pourtant moi qui ai déterminé Madame de Vermont à donner à cette petite Emilie une dot de six cent mille livres !

Tu venois de m'apprendre à quelle condition le généreux Bovile t'avoit

obtenue. Tu ne m'avois pas caché ce que lui-même s'étoit vu contraint de l'avouer au moment des fiançailles : qu'il avoit reconnu le paiement d'une somme qu'en ne lui avoit point comptée. Juge quel effet a produit sur moi la confiance de ce Varmont. Inquiete de savoir s'il étoit imperturbable dans le mensonge, & s'il pourroit froidement soutenir le poids d'un éloge non mérité, j'ai loué son désintéressement, j'ai vanté sa justice. Emilie, je t'assure qu'il m'a long-tems écoutée avec cette tranquille sérénité de l'innocence, avec cette fierté modeste de la vertu que j'avois, quelques heures auparavant, remarquées dans ton époux, & qui me paroissoient ne pouvoir jamais accompagner que les hommes accoutumés aux belles actions. Mais apprends, car il faut que je t'avertisse à quel point tu dois, en toute ren-

contre,

contre , te délier du feul , mais du plus lâche ennemi que tu puiffes avoir ; ap- prends de quelle réflexion il a fini par payer mes louanges. Sans doute , a-t-il dit , en fe promenant à grands pas, d'un air très-content de lui-même, on ne donne point fans quelque peine une auffi belle fomme ; mais pourquoi ne me reviendrait-elle pas quelque jour ? Votre fœur est d'une complexion délicate ; & fi elle meurt fans enfans , ce Bovile a des biens qui me répondront de la dot.

A ce dernier trait j'ai frémi. Mon indignation se feroit exhalée en injures : je me suis retirée en lui lançant un regard qu'il a dû comprendre.

Tout-à-l'heure un domestique de Madame de Varmont m'est venu demander si je n'avois pas vu le fils de sa maîtresse dans la journée d'avant-hier. Il paroît qu'il est parti de Paris aussi-tôt

après m'avoir quittée. On fait seulement qu'il a pris des chevaux de poste, & qu'il n'a emmené qu'un domestique, cet insolent *Lafleur*, qu'il a fait son confident & son ami. Madame de Vermont, que son fils a pourtant accoutumée à de pareilles absences, paroît beaucoup s'inquiéter de celle-ci : c'est apparemment parce que cette fois il l'a quittée sans même lui avoir fait ses adieux. Moi aussi, ma chère Emilie, je m'étonne d'une précipitation si grande & de tant de mystère. S'il n'avoit été question que de ces parties de plaisir, où il lui est arrivé quelquefois de passer des semaines entières, & dont mon pere nous paroissoit si mécontent, ne peut-il pas dit à sa mere, qu'il a toujours honorée de ses confidences ? Quels sont donc ses desseins ? Où court-il ? Eh ! que m'importe ? que m'importe, pourvu qu'il soit allé si

soin qu'il ne puisse jamais venir nous effrayer , ni toi ni moi , de son odieuse présence ?

É M I L I E A D O R O T H É E .

Brest , le 28 mai , 6 heures du soir.

QU'AI-JE lu ! tu viens de redoubler l'inquiétude , l'effroi dont j'étois agitée. Serait-ce en effet Varmont , que tout à-l'heure !... Ciel ! quel tourment de craindre ceux qu'on voudroit aimer ! Serait-ce Varmont ! On m'a dit plusieurs fois qu'il étoit possible de se teindre les cheveux. Eh ! quand ce seroit lui , sans doute il ne vient pas ici pour moi. Que me voudroit-il ! Que pourroit-il encore exiger de sa sœur prête à s'exiler pour toujours ? Quel plus grand sacrifice !... Je ne fais , mais je tremble , mais je ne me sentirai

40 *Emilie de Varmont* ,

tranquille qu'à l'instant où je serai sur ce vaisseau.... Quoi ! sur ce vaisseau qui va mettre l'immensité des mers entre Emilie & sa sœur abandonnée ! Ah ! Dorothee , pardonne , pardonne aux noirs pressentimens dont je suis obsédée.

Cruel Varmont ! Il espere ma mort ; il la desire peut-être ! Il la desire pour dépouiller Bovile par une insigne friponnerie ! J'en prévientrai mon époux , je le dois... Dorothee ! ma chere Dorothee ! le vent s'élève , les capitaines pressent le départ. Adieu !... Adieu.

DE MURVILLE A VARMONT.

Châteaulin , ce 29 mai , 7 heures du soir.

Je vous trouve plaisant , M. de Varmont. Depuis quand venez-vous dans une ville où vous savez que je suis ,

fans m'y faire une visite ? & depuis quand vos cheveux que j'ai vus d'un très-beau rouge , ne vous en déplaise , font-ils devenus d'un noir à faire mal au cœur ? Malgré le sot déguisement , je vous ai reconnu , seigneur *Jupiter* ; & demandez à votre *Mercur*e , Monsieur Lafleur : demandez-lui si je me connois en phyfionomie. Il a voulu mentir , biaiser , me foutenir que ce n'étoit ni vous ni lui ; une canne levée l'a forcé de convenir qu'il étoit Sofie , & qu'en effet vous étiez dans Brest , faifant l'Amphitrion. J'efpere , mon cher ami , qu'incessamment vous me nommerez l'heureux objet de vos métamorphoses.

Au demeurant , ton coquin de valet a fini par me faire fa dupe. Il m'a donné une fauffe adreffé : hier au foir j'ai cherché par-tout ; mais Monsieur n'étoit nulle part ! & ce matin , dès

l'aurore , rappellé chez moi par de pressantes affaires , j'ai quitté Brest , en souhaitant à mon déloyal ami tous les mauvais succès du monde.

Es-tu surpris de ce que je ne suis ce soir qu'à Châteaulin ? C'est que moi aussi je suis né pour les bonnes fortunes. A la pointe du jour j'ai fait , entre Brest & Doulas , une trouvaille : une jeune personne sur le grand chemin. Tu vas demander ce qu'elle faisoit-là. Mon ami , elle s'acheminoit tout doucement vers l'autre monde ; si mon postillon n'y avoit pris garde , il l'auroit merveilleusement à finir sa route : il lui passoit sur le corps. Je ne m'en serois pas consolé. Imagine-toi qu'évanouie , mourante , les mains en sang , le visage déchiré , elle avoit encore mille charmes. Il faut que cette enfant-là soit quatre fois belle.

Cependant qui l'avoit mise où je l'ai trouvée ? quelque bête féroce ! car il seroit impossible que tant de beauté n'eût pas désarmé le plus barbare des hommes. A qui appartient-elle ? Je n'en fais rien encore : elle ne peut pas parler. Ce qui m'inquiete , sur-tout , c'est d'apprendre si elle est femme ou fille. Au reste , qu'elle se rétablisse promptement , & promptement j'éclaircirai ce point , sans l'embarrasser de mes questions. En pareil cas , je préfère les recherches , & je crois davantage à leurs résultats : j'aime à voir par moi-même.

En attendant cet heureux moment , & pour le préparer , j'ai fait mettre la belle éclopée dans ma chaise de poste. Des relais m'attendoient , pour cause , au delà de *Douglas* : d'ailleurs , il ne se seroit pas trouvé de médecin dans ce misérable bourg. Nous avons

pouffé jusqu'à Châteaulin. C'est-là , c'est près du lit de la malade que je t'écris. Elle ne va gueres mieux.

Je puis déjà t'apprendre un incident très-singulier : en t'écrivant , je viens de prononcer ton nom , elle l'a répété. Charmé d'entendre les premiers mots qu'elle eût dits , je me suis précipité vers son lit. Elle a semblé recueillir toutes ses forces pour me regarder ; mais d'un regard plein d'inquiétude. Varmont ! m'a-t-elle dit , vous le connoissez ? j'ai répondu : je suis son intime ami. Soudain elle s'est rejettée de l'autre côté du lit , comme si elle avoit eu peur de moi. Le connoitriez-vous aussi , Varmont ? ai-je repris. Mais la pauvre enfant n'y étoit plus. Malgré l'évanouissement où elle est retombée, le médecin , qui n'a trouvé sur elle aucune blessure dangereuse , compte la tirer d'affaire sous quelques jours. Et

moi j'ai pris mon parti , je reste ici , je l'attends , je l'emmène convalescente , elle en vaut bien la peine.

A propos , il y a eu du vacarme cette nuit au port de Erest. D'infâmes coquins ont tenté de brûler l'escadre & le convoi prêts à sortir. On assure que déjà la *Pallas* étoit en feu , mais les soins du capitaine l'ont sauvée. C'est un prodige de vigilance & d'activité, ce Bovile : je ne l'aime pas , mais je l'estime ; il faut malgré moi que je lui rende justice. Il seroit trop heureux que tous ses ennemis me ressemblassent. Il en a beaucoup & de très-implacables. Je t'avoue que j'ai laissé les capitaines de l'escadre dans une disposition d'esprit qui ne présage rien de bon pour lui. Je parierois cent contre un , qu'il ne va pas faire une campagne heureuse. Aussi de quoi diable s'avisoit ton pere d'aller prendre un sujet dans la

marine marchande , pour l'incorporer parmi nous , le faire passer sur le corps de chacun , & le maintenir capitaine , malgré vents & marée ? c'est tôt ou tard vouloir noyer un homme , que de le servir ainsi.

Ah ! j'oubliois ! on m'a dit qu'un navire de la flotte marchande avoit sauté. Bon ! il y a de l'exagération. Au reste , j'avois à faire , je suis parti sans aller au port m'informer des détails. La *Pallas* alloit bien , le reste de l'escadre n'avoit pas souffert : voilà l'important : ce navire sauté , c'est un marchand ! les affaires de commerce ne me regardent pas.

Adieu , je vais tâter le pouls de la malade : si elle n'avoit pas le transport quand elle a répété ton nom , si vraiment elle est de ta connoissance , je te le marquerai. Tu me diras quelle femme c'est , de quelle

maniere il faut que je l'attaque, & ce que je dois espérer. Mais sois tranquille. Quand tu me répondras, j'espère que je n'espérerai plus rien. Je n'aime pas les sieges moi, je ne me plais que dans les assauts.

Puisque tu es si discrettement caché dans Brest, je ne t'y enverrai pas cette lettre, je te l'adresse tout bonnement à Paris.

MURVILLE A VARMONT.

Châteaulin, ce 30 mai 1782.

JE crois qu'elle te connoît; mais je ne crois pas qu'elle t'aime: tu lui auras fait quelque méchant tour.

Elle a passé la nuit dans un abattement presque continuel. Ceux qui la veilloient n'ont rien compris aux discours sans suite qu'elle murmuroit

d'une voix très-foible. Seulement quelquefois , dans les courts instans où la fièvre plus ardente ranimoit ses forces , on l'a entendue crier au feu , & tout d'un coup par une contradiction frappante , se plaindre d'un scélérat qui l'assassinoit , disoit-elle , & la jettoit dans l'eau.

Qu'un jeune audacieux l'ait voulu brûler , je le conçois ; je conçois de quelle flamme ; & pourvu qu'il n'ait pas réussi , je lui pardonne. Mais l'assassiner ! la noyer ! détruire ce chef-d'œuvre des cieus , & lui donner les flots pour sépulture ! S'il se trouve dans l'Univers un seul homme capable d'en avoir conçu l'affreuse pensée , elle a raison de l'appeller un scélérat. Et jusqu'au jour où l'existence d'un pareil monstre me sera prouvée , je veux, pour l'honneur du genre humain, la soutenir impossible.

Est ce

Est-ce que tu connoîtrois des *roués* de cette espece , toi , Varmont , dont elle ne peut entendre prononcer le nom sans frémir ? La chose ne paroît pas même vraisemblable. Ce qui l'est , ce que tu auras innocemment conspiré contre ce qu'elle appelle, sans doute comme toutes les filles , son honneur. Cependant , tu n'es pas fort dans l'art de plaire ! On aura durement repoussé tes mal-adroites propositions ; alors mon pauvre ami se fera hâter d'appeller à son aide ce principe que je lui connois , & qui me semble un peu brutal , entre nous soit dit : où la douceur ne peut rien, il est permis d'employer la force. La jeune personne effrayée , ne trouvant plus de portes ouvertes , se sera sauvée par la fenêtre. Si par malheur , sur cette grande route , à la pointe du jour , il lui est arrivé quelque au-

tre accident , elle m'en fera la confiance ; car ces flammes qui l'environnent , ces flots qui la poursuivent , ce tigre qui la frappe , tout cela est l'ouvrage de la fièvre. On fait combien le moral broye de noir quand le physique souffre.

Ce matin elle ouvroit les yeux & reprenoit connoissance quand je suis rentré dans sa chambre. Elle m'a demandé où nous étions. — A Châteaulin , Mademoiselle. J'ai dit Mademoiselle , parce qu'il est doux de se persuader ce que l'on desire , & je la desire demoiselle. — Qu'on me remene à Brest ! s'est-elle écriée. — Impossible ! le transport est impossible. — Dussé-je y périr , je veux rejoindre l'escadre. — L'escadre est partie. — Partie ! elle a poussé un cri de douleur , & ses beaux yeux se sont refermés.

Ce soir elle m'a redemandé où elle étoit ? — A Châteaulin , Mademoiselle. Mais , Monsieur , qui êtes-vous ? — Je suis Murville. — Comme un écho qui ne rend que les dernières syllabes & les multiplie, elle a dit plusieurs fois : ville ! ville ! elle a recueilli ses forces , s'est à moitié soulevée , & s'appuyant sur son bras , elle m'a présenté sa figure adcrable. Ses yeux se sont fixés sur moi , d'un air , d'un air dont toutes mes entrailles se sont émues ; & dans ses regards , il n'y avoit pas comme hier de l'effroi , de l'inquiétude : c'étoit de l'intérêt & de la joie. Ville ? ville ? a-t-elle dit encore avec un accent plein de charme : je n'ai entendu que la fin , répétez. — Murville , Mademoiselle. Apparemment fatiguée d'un premier effort , elle n'a pu soutenir plus long-tems l'extrême attention qu'elle me don-

noit : je l'ai vue soudain retomber ,
pour s'évanouir encore.

Peut-être est-il plus naturel de penser que la charmante créature a quelque attachement , je ne saurois deviner de quelle espece , mais enfin c'est de l'attachement pour un heureux mortel , dont le nom rime avec le mien. Si cela peut-être , tant mieux. C'est déjà une conformité très-heureuse ; j'en accepte l'augure.

Votre nom , mon cher ami , ne sonne pas si agréablement à son oreille, vous en allez juger vous-même.

Tout à-l'heure elle pleuroit en disant , l'escadre est partie ? — Oui , Mademoiselle. — Quoi ! tous les vaisseaux & tous les capitaines ? — Tous. — Je n'ai donc plus qu'à mourir ? Me voilà sans appui , sans secours. Et dans quelles mains je suis tombée ! — Dans les mains d'un galant homme qui

ne vous fera , je vous le jure , aucun mal. — Aucun mal ? a-t-elle répété : me ferois-je trompée ? Ne m'avez-vous pas nommé quelqu'un ?... — Moi , Murville. — Et encore un autre... — Un autre ? — Ah ! s'il étoit possible que je l'eusse rêvé dans mon affreux délire !... Monsieur , vous ne m'auriez pas dit que vous êtes l'intime ?... — De Varmont ? sans doute , Mademoiselle , je vous l'ai dit.

Mon cher ami , j'en suis désolé pour vous ; mais il faut vous en avertir : voilà la seconde fois qu'elle s'évanouit en vous entendant nommer.

DE MURVILLE A VARMONT.

Châteaulin, ce 31 mai.

ELLE ne t'aime pas , elle ne t'aime pas du tout. Ecoute la conversation que nous avons eue ensemble.

Que vous ai je fait ? m'a-t-elle dit. J'ai cru qu'elle avoit le transport , je n'ai pas répondu. Elle a repris : que vous ai je fait qui m'ait attiré votre haine , M. de Murville ? Ceci s'adreffoit bien à moi : vous ne m'avez rien fait , Mademoifelle , & je fuis loin de vous hair. --- Pourquoi donc vous réuniffez-vous aux cruels qui me perfecutent ?— Je ne me réunis pas , je fuis feul.— Comment ? vous ne ferviriez les deffeins de perfonne ?— Non , en vérité , je ne travaille que pour moi. — Qui m'a remife en votre pouvoir ? — Le hafard. Vous étiez mourante fur ce grand chemin. Je vous ai recueillie, je vous ai prodigué mes befoins.— Par quels motifs ?— Votre état m'a touché ; j'ai été charmé de votre beauté. — Quoi ? vous n'auriez pas l'intention de me livrer à.... celui dont vous êtes l'ami.

Remarquez en passant , mon cher , que c'étoit apparemment pour s'épargner la douleur de prononcer votre nom , qu'elle se servoit d'une périphrase.

Je ne vous livrerois point au plus puissant roi de la terre , ai-je répliqué ; croyez que je serois trop heureux si vous me permettiez de vous garder pour moi.—Et vous me défendrez contre lui ?—Contre le monde entier.—En prenez-vous l'engagement ? — Je vous en donne ma parole d'honneur.

D'abord elle a paru soulagée d'un pesant fardeau ; puis avec un mouvement d'inquiétude , elle a dit : puis je compter sur la parole d'un homme qui est son ami ?—Vraiment , Mademoiselle , je ne suis pas un excellent sujet ; mais je vauz mieux que lui.—Ah ! peut-on valoir moins ?

Ces deux dernières réflexions sur /

tout montrent qu'elle ne t'estime gueres : preuve qu'elle te connoît bien : voilà pour ce qui te concerne.

Moi , cependant , j'ai de nouveau juré que je la protégerois contre tous. Les assurances de mon dévouement l'ont enfin tellement calmée, qu'après quelques heures, le médecin la trouvée sensiblement mieux. La fièvre étoit beaucoup diminuée ; on ne la voyoit plus dans ces inquiétudes continuelles , dans ces angoisses prolongées qui faisoient trembler pour sa vie ; néanmoins le corps souffroit toujours , & l'imagination paroïssoit encore travaillée de quelque douleur bien vive. On pleuroit beaucoup le départ de l'escadre : quelquefois même on gémissoit.

Tiens , Varmont , tu ne dois plus avoir de prétention sur elle , car elle te déteste cordialement ; ou que le diable m'emporte ! Dis moi donc ,

toute petite vanité d'amour-propre à part, dis-moi si tu n'avois pas sur cette escadre un rival préféré.

Au reste, un mot, & quel mot ? Qui eût pu prévoir un aussi grand accident ? Un seul mot vient de la replonger dans son état si triste. Vous parlez sans cesse de Brest, lui ai-je dit, y avez-vous votre famille ? — Ah ! s'est-elle écriée douloureusement, je n'en ai plus de famille. — Cette escadre, est-ce votre pere qu'elle emmene. — Mon pere ? hélas ! je l'ai trop tôt perdu. — Votre mere ? votre frere ? — Mon frere ! mon frere ! a-t-elle aussitôt répété deux fois d'un son de voix sourd, déchirant, terrible. Soudain son visage s'est entièrement renversé ; & par un mouvement qui m'a paru convulsif, elle a jetté ses bras en avant & sa tête en arriere. En même tems j'ai vu des flots de sueur froide couler

58 *Emilie de Varmont*,

sur son front devenu plus pâle : j'ai cru qu'elle alloit mourir.

Varmont, il est clair que dans le nombre de ceux qu'elle appelle ses persécuteurs, tu n'es pas celui qu'elle déteste le plus : il est clair qu'elle a un frere qu'elle abhorre ; & tout ceci commence à m'inquiéter.

DE MURVILLE A VARMONT.

Langey, près Saumur, ce 7 juin 1782.

TON silence m'étonne : tu devrois être bien content de moi. Je t'ai, pendant trois jours consécutifs, écrit régulièrement courier par courier; quand j'ai quitté mes hôtes, je leur ai cent fois recommandé de me faire passer exactement & sans retard, les lettres qui m'arriveroient de Paris chez eux. Cependant je ne reçois pas de tes

nouvelles. Avant d'examiner ce qui me prive des instructions que tu me devois , je veux bien t'honorer encore de quelques confidences.

Commence par prendre la peine de relire mes anciennes dépêches : ensuite celle-ci t'apprendra qu'une partie de mes conjectures s'est vérifiée ; mais que l'autre n'avoit pas le sens commun.

Ce frere terrible qui m'épouvan-
toit , c'est lui qui s'en va sur l'es-
cadre tant de fois rappelée : c'est
lui qu'elle pleure , c'est lui qu'elle
chérit ! ainsi tu n'avois pas de rival
sur la flotte ; il paroît que la pauvre
enfant n'a jamais eu d'autre adorateur
que toi. C'est un malheur pour elle ,
qui méritoit de rencontrer mieux : c'est
un bonheur pour moi , qui ne puis que
gagner beaucoup à la comparaison.
Quant à ce nom , dont la conformité

me paroïssoit heureuse , parce qu'il rimoit avec le mien , je dois m'en applaudir plus que jamais ; c'est le sien propre : elle se nomme Terville. Mais ce qu'il y a de plus charmant , c'est qu'en effet elle est demoiselle. Monsieur de Varmont , j'espere qu'elle l'est dans toute la force du terme ; j'espere que puisque vous avez eu la mal-adresse de la laisser s'enfuir , elle aura eu l'esprit de le faire avant que vous ayez pu consommer ce qu'elle appelle votre crime.

Ah ! la petite rusée ! c'est apparemment pour s'épargner l'embarras de me raconter ses tribulations & ses outrages , qu'elle m'a supplié de ne lui jamais parler de toi , de ne pas même prononcer ton nom devant elle. J'ai promis , mais je ne suis pas fa dupe ; & d'ailleurs , je compte que tout ce que sa discrète pudeur ré-
pugne

pugne à m'apprendre , ta grosse franchise me le confiera.

J'ai pris encore un autre engagement : celui de ne te jamais parler d'elle , & sur-tout de te cacher soigneusement qu'elle est actuellement dans ma terre. Elle a témoigné le vif desir de s'y réfugier , dès qu'elle a su ce que je n'ai pas cru devoir lui dissimuler , que tu n'ignorois pas quel hasard l'avoit remise en mes mains. Nous ne sommes ici que depuis hier ; il a fallu venir à très-petites journées , parce que la chere enfant n'étoit que douleurs. Cependant elle va beaucoup mieux : les blessures se cicatrisent, les nuits sont bonnes , la fièvre s'en va , l'appetit revient. Oh , dans quelques jours elle aura sa fanté , ses graces , sa fraîcheur ; je la verrai dans tout l'éclat de sa beauté ; je la verrai digne de moi !

Ne m'a-t-elle pas aussi fait jurer que je la protégerois jusqu'à son entier rétablissement ! Ah ! je compte la protéger plus long-temps. Et si malgré mes promesses , je t'instruis de sa demeure & de son fort , c'est que je ne puis voir dans cette confiance les inconvéniens qu'elle redoute. En effet , il est impossible que Varmont soit assez déraisonnable pour ne pas se soumettre à l'influence de mon étoile , dont l'ascendant sur la sienne se manifeste singulièrement ici. Il est impossible qu'il s'obstine à poursuivre , jusques chez moi , une jolie fille qui s'échappe de ses bras pour venir tomber dans les miens.

Seroit-ce néanmoins parce que je ne te la renvoie pas , que tu me houpes ? Il faudroit imprimer cette extravagance ! Est ce ma faute à moi si tu n'as jamais su gagner un cœur ? &

ceux que tu ne pourras prendre , faut-il, si je trouve à m'en emparer , que je les rejette ? Quoi ! voilà un enfant que tu as effrayée , martyrisée ; je l'ai, moi , assurée , amadouée , préparée ! jamais tu n'en ferois rien ; bientôt j'en ferai tout ce que je voudrai. Tu me dois , en ce cas , une résignation parfaite. Regrette la place , si cela t'amuse ; mais hâte-toi de la quitter. Et veux-tu sur ce point éprouver ma sévère justice ? Trouve , si tu le peux , une malheureuse femme qui te préfère à moi , trouve , dès demain , cette imbécille créature , dès demain je te l'abandonne.

Allons, allons, ne fais plus l'enfant, réponds-moi.

BOVILE A Madame D'ETIOLES.

Brest , ce 29 mai , à midi.

LA fortune étoit lasse de me sourire , Eléonore ; & le premier revers qu'elle me réservoir est si grand , que , pour le soutenir , j'ai besoin de tout mon courage.

Hier , nous étions sur le point de mettre à la voile , lorsque les vents s'éleverent avec une violence qui fit craindre pour notre escadre une tempête prochaine. Ce n'étoit qu'un grain dont on ne devoit pas s'effrayer. Cependant il fallut obéir aux signaux qui nous ordonnoient de jeter l'ancre. Ce retard nous a coûté cher : il y a tout lieu de penser que si nous fussions partis hier au soir , nos négocians ne regretteroient pas aujourd'hui

d'hui le plus riche vaisseau de leur flotte ; & moi , Eléonore , un trésor beaucoup plus précieux , dont je commençois à sentir le prix , quoique je ne le possédasse que depuis quelques jours.

Au milieu de la nuit une forte explosion s'est faite sur le *Centaure* , où ma femme étoit embarquée ; il a sauté en l'air ; quelques débris enflammés ont été poussés jusques sur la *Pallas* (1) , où mes soins les plus prompts n'ont qu'avec peine arrêté l'incendie. Concevez ma situation dans toute son horreur. Déjà l'intéressante Emilie n'étoit plus , & cependant le salut de mon vaisseau devoit m'occuper tout entier. A présent même , à l'heure où je vous écris , je ne puis

(1) Nom de la frégate que Bovile commandoit.

sans distraction , me livrer au regret de ma perte : la chose publique commande , il faut partir , il faut remplir mes devoirs.

Ce matin , tandis qu'on faisoit à la *Pallas* des réparations devenues nécessaires , j'ai descendu à terre. J'ai fait de tristes & infructueuses recherches : la mer n'a rapporté que des morts sur le rivage , le corps d'Emilie ne s'est pas même retrouvé.

Malheureuse enfant ! Que ne l'ai-je laissée dans son cloître ! En la tirant de ce qu'elle appelloit son tombeau , je l'ai plus sûrement conduite à sa fin prématurée : en l'embarquant dans ce navire , je la mettois sur son bûcher. Toutes les précautions que j'ai prises pour son bonheur ou sa sûreté , ont tourné contre elle. Voilà donc ce que c'est que la prudence des hommes :

Ce qui n'est pas fait pour diminuer mon affliction , c'est qu'il me paroît de toute vraisemblance que , dans le grand nombre de mes implacables ennemis , il s'en trouve de profondément scélérats , à qui tout moyen de vengeance est indifférent. Ils n'ont pas espéré pouvoir commencer l'incendie au sein même de mon bâtiment , où l'on fait bien que ma vigilance ne sommeille pas ; mais du moins ils se sont flattés que du *Centaure* , non loin duquel j'étois à l'ancre , les flammes se communiqueroient à la *Pallas* , & que j'aimerois mieux y périr que de l'abandonner. Tout cela sans doute est horrible à penser ; mais déjà mes conjectures acquierent un trop grand degré de certitude. De tout l'équipage du *Centaure* , un seul homme est échappé à la mort ; c'est un miracle qui l'a sauvé , si nous

l'en voulons croire ; mais chacun de nous sent bien qu'à la première vue du danger , ce matelot , rébelle aux ordres du capitaine , s'est jetté à la mer. Quoi qu'il en soit , voici la déposition de cet homme.

Il dormoit , comme tout l'équipage , lorsqu'au milieu de la nuit un léger bruit l'éveilla. Il vit qu'une barque conduite par un seul homme , venoit d'aborder le *Centaure* , & qu'un des passagers , reçu la veille à bord du navire , en descendit & se jetta dans la barque. A l'instant même , lui , déposant , donna l'allarme ; mais tout-à-coup le feu se manifesta dans le bâtiment , de plusieurs côtés à la fois ; & bientôt après il y eut sur le navire une explosion terrible , qui le fit sauter , quoiqu'il ne fût chargé d'aucune espèce de munitions de guerre.

A présent , Eléonore , dites-moi si la perte du *Centaure* n'est pas l'effet d'un complot horrible , plus encore que de l'inexcusable négligence du capitaine ? Dites-moi , s'il n'est pas très - vraisemblable qu'il y avoit un dessein formé de me perdre ? Ah ! s'ils ne desiroient que de voir fléchir devant l'adversité le stoïcisme qu'ils me reprochent , les barbares ! ils n'ont que trop bien réussi. Je pleure ma jeune épouse sitôt enlevée à mon estime , à mes hommages... peut-être à mon amour naissant. Ma jeune épouse n'est déjà plus : l'un des plus beaux ornemens de la terre n'a fait qu'y passer. Quoi ! n'y a-t-il paru qu'un instant pour y laisser un plus long souvenir , telle qu'une rose qu'on a vue dans une belle matinée de printems , prête à s'épanouir , & dont encore , au milieu des glaces de l'hiver , on

se rappelle , avec un regret plus vif ,
les graces & l'éclat passagers ! Je
pleure ses attraits à jamais perdus ,
& pourtant ce qui doit me laisser
d'éternels regrets , ce ne sont ni ses
talens , ni sa jeunesse , ni sa beauté
périssables ; mais la foule de ces ver-
tus aimables & solides , dont il m'a
paru que le germe étoit dans son
cœur..... Je l'avois épousée sans la
connoître ; mais puisque un autre vous
possede , ha ! que j'aurois eu long-
tems à choisir , avant de choisir aussi
bien ! je pleure ! daignez songer , Eléo-
nore , qu'il y a des infortunes aux-
quelles on ne peut opposer qu'un
foible courage. Daignez songer que
Bovile a besoin des consolations de
l'amitié.

VARMONT A MURVILLE,

Paris, ce 11 juin 1782.

UN frere chéri, une escadre rappellée, un rival sur la flotte, une Demoiselle échappée ? Que le ciel me confonde, si je comprends un mot de ce double galimathias !

Votre *Terville* a des tribulations & des cicatrices ? tant pis pour elle. Ses nuits sont bonnes & son appétit revient ? Tant mieux pour vous. Faites de ses graces & de sa santé tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous pourrez, je m'en moque ; & que cinq cents diables l'emportent, si ce n'est pas la premiere fois que j'entends parler d'elle !

Au reste, en ceci comme en toute autre chose, ma *grosse franchise* ne

92 *Emilie de Varmont ;*

veut plus rien avoir à démôler avec votre impertinente fatuité , Monsieur. Je vous ai dit cent fois , & je vous répète aujourd'hui sérieusement , que vous prenez avec moi des tons insolens , auxquels je ne m'accoutumerai pas. Sur le tout , il paroît que vous m'avez écrit , de je ne fais où , plusieurs lettres avant celles que je tiens ; elles ne me sont pas parvenues , & je m'en soucie fort peu.

MURVILLE A VARMONT.

Langey , près Saumur , ce 12 juin 1792.

AH ! ah ! tu méconnois la jolie fille , & tu te fâches ? Tu es donc plus amoureux que je ne pensois. Je te le pardonne , & je le conçois ; car , moi qui te parle , je suis vraiment ,
cent

cent fois par jour, tenté de m'y laisser surprendre.

L'aimable personne ! Elle a un air de candeur & de modestie, qui me plairoit davantage s'il m'inquiétoit moins ; & puis elle se montre si touchée de mes soins, si enchantée d'une attention, si charmée d'un égard ! Le moyen de lui déclarer combien je suis peu désintéressé ? J'aimerois aussi beaucoup à l'entendre parler de sa reconnoissance, si elle n'y joignoit pas constamment les assurances de son estime.... qui commence à me peser furieusement. La terrible chose à soutenir pour moi, que l'estime d'une honnête fille ! Car elle est honnête.... honnête ! Peut-être autant que je suis libertin !

Quand je ne suis pas auprès d'elle, je me reconnois ; je reviens à mon naturel ; je forme, pour réduire mon

ennemie , des projets admirables , des projets quelquefois si violens qu'ils font dignes de toi. Reparoît-elle , je reste ébahi dans l'inactive contemplation de ses charmes , de ses charmes que sa convalescence , à peine commencée , me montre déjà supérieurs à la grande idée que je m'en étois formée ! Je reste ébahi , je la regarde , je l'admire , & je suis content !

Mais de quoi puis - je m'accuser ? Aurois-je quelque chose de mieux à faire ? Le moment des entreprises est-il arivé ? Non sûrement. La pauvre petite est encore dans un abattement extrême , l'attaquer maintenant , ce ne seroit pas chercher à l'obtenir ; ce seroit vouloir la violer.

Pourtant j'avoue que sa présence m'étonne. Elle dit un mot , je me déconcerte ; elle me regarde , je m'at-

tendris ; l'agitation de mes sens est aussi-tôt dissipée ; je n'éprouve plus que de sottes émotions, de ces émotions qui viennent du cœur. L'enchanteuse ! Que d'ardentes passions sont calmées, seulement par les accents de sa voix si douce ! Que de hardies résolutions son timide regard fait évanouir ! Comme elle est forte de sa faiblesse !

Bon Dieu , qu'est-ce que je viens d'écrire ! j'en suis épouvanté. C'en est fait ! ah, c'en est fait ! me voilà perdu ! Me voilà.... amoureux ; oui , amoureux comme certains gens dont je me suis tant & si souvent moqué. Bientôt sans doute on me verra réduit à l'heureuse condition de ces amusans Messieurs, qui, pendant des semaines entières, soupirent un amour platonique , & vont de porte en porte vanter au premier venu l'innocence ,

les rigueurs, la chasteté de leur belle.

Oh! non, Mademoiselle; non, vous aimerez à ma manière; ou, parbleu! je vous renverrai à M. de Varmont. C'est celui-là qui vous fera une belle & bonne guerre, & que vos airs penchés ne feront point gauchir.

Mais, en vérité, je m'admire! Que de papier je barbouille inutilement? Je voulois, en deux mots seulement, répondre à votre honnête missive, Monsieur de Varmont. Je ne suis pas très-étonné que vous puissiez seindre de ne pas bien comprendre ma dernière lettre. Un coquin de Breton, mon valet, chargé de mes commissions à Châteaulin, au lieu de porter mes dépêches à la poste, s'avoit d'aller traiter ses pays au cabaret. Je viens de fouiller dans ses poches, où mes trois lettres se sont retrouvées. Je vous les envoie

avec celle-ci. Leur lecture te prouvera, mon cher ami, que la Demoiselle de Terville, dont je raffole, est bien de ta connoissance, & que toute dissimulation feroit parfaitement inutile. Au reste, je ne doute pas qu'après quelques momens de réflexion, tu ne te défasse du petit mouvement de mauvaise humeur qui t'a saisi. Si néanmoins vous vouliez absolument persister à prendre la chose au sérieux, M. de Varmont, ne vous gênez pas.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Langey, près Saumur, le 13 juin 1782.

OUI, c'est Emilie qui t'écrit, c'est Emilie arrachée par un prodige aux dangers les plus menaçans.

Rappelle toi comment, effrayée de la vue de mon frere, & sur-tout de ta

lettre qui m'annonçoit son départ mystérieux, je n'aspirois qu'au moment de monter sur ce vaisseau, qui me paroissoit le plus sûr des asyles. Insensée ! c'étoit - là qu'on m'environnoit des pièges de la mort.

J'y dormois cependant, mais de quel sommeil ! quel rêve me poursuivoit ! Un assassin, tenant sur ma poitrine un poignard levé, me demandoit ma vie & mon héritage. Dorothee, c'étoit le jeune homme que j'avois vu dans Brest ; mais ses cheveux ne me trompoient plus par une fausse couleur. Ses cheveux étoient rouges... & ses mains aussi ; grand Dieu ! ses parricides mains se teignoient de mon sang !

Tout - à - coup un affreux tumulte m'éveille, je vois le navire en feu. Mes cris appellent Bovile ; Bovile ne peut ni m'entendre, ni me secourir.

Mon épouvante s'accroît aussi vite que le rapide incendie ; je veux échapper aux flammes , je tombe dans les flots. La mer, alors très-agitée, rouloit des vagues furieuses : je suis vingt fois précipitée au fond de l'abyme , & vingt fois reportée à sa surface. Froissée enfin contre une barque, je m'y attache, & j'implore, pour y monter, l'assistance de deux hommes que j'y entrevois. L'un deux me tend une main secourable ; l'autre... Dorothée ! Dorothée !... la plume m'échappe des mains... l'autre !... ma sœur, ah ! par pitié, dis-moi que, pressée d'un péril trop réel au milieu de ces flots courroucés qui redemandoient leur proie, j'ai pu néanmoins , tourmentée de mes noirs pressentimens , poursuivie des idées d'un songe sinistre, me figurer un ennemi & des périls imaginaires. Efforce-toi de me persuader que

dans l'affreux désordre de mes sens , j'ai pu mal entendre, non pas les terribles paroles que je te vais rapporter, mais du moins la voix, l'épouvantable voix qui les a proférées. Oui, Dorothee, c'est en frémissant que je te l'avoue : j'ai reconnu.. j'ai cru, je consens à le dire ainsi ; j'ai cru reconnoître celle du jeune homme dénaturé qui dernièrement est venu, tant de fois en si peu de jours, m'annoncer, de la part de Madame de Varmont, que moi aussi j'étois née pour mourir dans le cloître. Et ce que j'ai trop bien entendu, c'est qu'il s'est écrié : que vas-tu faire ? c'est elle, peut-être ! Repousse, frappe ! Dorothee, ces terribles paroles, je les entends cent fois par jour ! & cent fois par jour c'est la voix de Varmont que j'entends !

Va, crois - moi, Dorothee, mes soupçons, tout horribles qu'ils doivent

te paroître, sont trop bien fondés, pour que je sois jamais tentée de les éclaircir. Ah! je t'en conjure: que cet exécrationnable secret demeure éternellement entre ma sœur & moi.

Il m'est impossible de continuer, ma chere Dorothee: je suis si abattue, si foible. Et puis ces déchirans souvenirs, qu'il a fallu me rappeler dans toutes leurs horreurs, m'accablent encore. D'ailleurs, tu ne recevras pas de mes nouvelles aussi-tôt que je le voudrois: je ne dois confier à personne le soin de mettre mes lettres à la poste; & quand aurai-je la force & la liberté de les y porter moi-même?

MURVILLE A DOLERVAL.

Langey, près Saumur, le 13 juin 1782.

EH! bon jour, mon cher petit frere! il y a bien long-temps que tu ne m'as écrit. Quoi donc, la musique, la peinture, la géographie, la botanique, & je ne fais quelle centaine de babioles semblables ne te laissent-elles plus un moment de loisir? Que je te néglige un peu, moi, cela va de soi même; je suis journellement occupé d'objets si recommandables! & tiens, particulièrement dans ce moment-ci: j'ai dans la tête & j'aurai bientôt sur les bras les novices attraits d'un tendron de seize ans.

Que tu l'aimerois, cette enfant-là! que tu l'aimerois! elle semble posséder au suprême degré cette précieuse

sensibilité dont notre malheureuse sœur est trop entichée, & dont je te vois aussi très-abondamment pourvu, toi, mon pauvre Dolerval, toi, sur la jolie figure de qui cela s'apperçoit d'une lieue. Et fais-tu bien que cela te donne un air de bonté vraiment épouvantable! De sorte que souvent je suis obligé de me dire qu'il faut que tu aies une fois plus d'esprit que moi, puisque, malgré cet air de bonhomie, tu parois en avoir autant.

Mais revenons à la chere enfant, car j'ai beau m'évertuer, je ne puis parler d'autre chose. Saute de joie, mon frere: il y a dans le monde une fille vertueuse, vertueuse à faire trembler! elle est avec cela d'une modestie qui me fait rire & qui me fait peur! timide encore, timide comme Dolerval auprès d'une jeune fille! Une chose entre vous deux m'embarrasse: est-ce toi

qui te mêle de singer ses airs de vierge ! ou bien te les a-t-elle volés ? Quand je la considère, j'ai peine à croire que je ne vois qu'une copie ; mais aussi quand je me rappelle l'innocence de tes manières, je tremble que tu ne sois l'original. Il seroit beau vous voir côte à côte ! Je pense que vous ne vous trouveriez pas mal ensemble , & vous feriez à peindre ! D'honneur, cette enfant-là seroit ton fait, Dolerval, absolument ton fait ; tellement ton fait, que si j'en étois quelque peu moins engoué , je te l'enverrois dès demain par la diligence.

Il n'y a pourtant pas moyen, mon ami ; je me sens déjà tant avancé, que je ne puis m'arrêter en si beau chemin. C'est ce matin que j'ai osé lui faire des propositions. Qu'elle n'en ait pas été surprise ; à la bonne heure.

Mais

Mais qu'elle ne s'en soit pas fâchée , cela m'inquiete , je combattrais mieux sa colere que sa tranquille confiance. D'ailleurs , elle s'est tout-à-coup rejetée sur les mots imposans , sur les sentimens nobles. J'ai protesté de ma profonde vénération pour les grandes vertus ; mais en me reconnoissant très - incapable d'atteindre jamais à leur héroïsme. La petite présomptueuse a simplement répondu qu'elle m'estimoit trop pour désespérer de m'en enseigner l'exercice. Dis - moi donc , Dolerval , est-ce que par hasard la sagesse s'inocule ? Tu fais cela , toi qui en es plein.

A propos , je parlois tout-à-l'heure de ton innocence : eh bien , que devient elle ? qu'en fais-tu ? Commence-t-elle à t'étouffer ? Sublime garçon ! Quel mémorable exemple tu laisseras à ce siecle de corruption , le jour

qu'on te verra mourir, à dix-huit ans, d'une apoplexie de chasteté !

C'est sur les traces de ta romanesque sœur, que tu te traînes si gravement ! comme elle est aussi la mienne, je veux pour son bien, l'avertir de changer de route. Qu'elle apprenne donc qu'un antique garçon, lorsque pour ses menus plaisirs il épouse une enfant, doit au moins s'attendre à supporter le plus petit des inconvéniens de l'hymen ; & que la jeune femme, pourvu qu'elle accorde au vieux époux son mince nécessaire, peut en conscience disposer du très-honnête superflu dont on la laisse embarrassée ; superflu dont l'ami du cœur eut de tout temps le droit d'user & d'abuser. Dis-lui cela de ma part, entends-tu ; qu'elle se le mette bien en tête. Il en arrivera tout naturellement, qu'à son prochain retour, ce

Bovile que je consens, sur votre parole, à croire très-aimable, deviendra très-heureux. M. d'Étioles ne perdrait rien à cet arrangement, sa femme y gagnera tout: nous ne la verrons plus sécher sur pied. Vite ! vite ! qu'elle se détermine. Il y a sept ans que cela devoit être fait !

Ah ! ça, je ne vous abandonne pas. Je vous prodigue les bons principes; mais qu'on fasse de même avec moi. Dolerval; donne-moi tes idées sur la conduite que je dois tenir avec Mademoiselle de Terville. Donne; voyons; est-ce ton sentiment qu'il faut que je la viole ?

Dis - moi ton sentiment, je t'en prie, Dolerval. Varmont ne tardera pas à m'écrire le sien, tâche que sa lettre n'arrive pas avant la tienne. Mais quoi, lui me conseillera des rogeries; tu vas, toi, m'inviter à des

foibleſſes. Eh ! bien , je fais que la ſageſſe reſoſe juſtement au milieu des extrêmes. Je m'élancerai donc , entre vos deux avis , vers le bonheur qui eſt le but éternel de la ſageſſe ; & quand le parti mitoyen m'aura pleinement réuſſi , j'oſerai dire à Varmont : vous étiez un ſcélérat , vous ! à Dolerval : toi , tu étois un nigaud !

Adieu , mon cher petit frere reçois les aſſurances de mon tendre attachement , & paſſe-les à ma ſœur ; oui , de mon tendre attachement. Je vous trouve tous les deux ſi extraordinaires , que je ne puis quelquefois m'empêcher de me moquer de vous : mais pourtant je vous aime de tout mon cœur.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

De Langey, près Saumur, le 14 juin 1782.

ALLONS, j'ai repris quelques forces, recueille aussi les tiennes, Dorothée, il me reste encore des forfaits à te raconter.

Le cruel qui venoit de prononcer l'arrêt de ma mort, trouvant que son complice, moins impitoyable, tardoit trop à l'exécuter, se mit en devoir de frapper lui-même. Je vis je ne fais quelle arme levée sur moi, il fallut lâcher prise; il fallut, pour dérober ma vie aux fureurs d'un barbare, la confier aux fureurs des flots, moins barbares que lui. Je n'étois pas loin du rivage, une vague me le fit toucher, une autre me remporta; puis enfin j'y fus rejetée presque mou-

rante. Et cependant admire de quels efforts la nature est capable dans un péril imminent; il ne me fut pas impossible de m'éloigner des lieux où je craignois qu'un parricide ne me retrouvât. Je marchai, je me traînai pendant près d'une heure, toujours m'éloignant des côtes, toujours m'enfonçant dans les terres, de peur de rencontrer un frere, & pour rencontrer quelques étrangers dont je comptois ne pas implorer vainement les secours. Pourvu que l'impitoyable Vermont ne pût m'atteindre, le monde entier ne m'effrayoit pas. Aussi je me crus en sûreté dès que je sentis le pavé d'une route; aussi le peu qui me restoit de forces m'abandonna tout-à-coup avec l'idée de mes périls: à peine j'avois fait dix pas sur le grand chemin, quand j'y tombai sans connoissance.

ou le divorce nécessaire. 91

Adieu, ma sœur; mes yeux se troublent, ma main tremble, j'ai besoin de repos.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, le 15 juin 1782.

VOUS êtes toujours le même, Murville; eh, pourquoi figner? Ne vous aurois-je pas bien reconnu! D'abord je me suis amusé de votre lettre; mais Eléonore, qui m'en a fait le sérieux commentaire, m'a touché. Ma sœur professe des principes tout-à-fait contraires aux vôtres: c'est sans doute à cause de cela qu'elle a toujours plus d'éloquence que vous n'avez d'esprit.

Vous riez de ma sensibilité; ignorez-vous donc que je lui dois mes plus doux jouissances? C'est elle

qui attache à mes innocentes études un charme infini ; c'est elle qui m'invite à de délicieuses rêveries au milieu de nos riantes campagnes. Sans elle je ne m'attendrirois peut-être pas dans la chaumière d'un malheureux ; sans elle je mêlerois moins souvent mes larmes aux larmes de ma sœur , dont j'ai quelquefois adouci les peines secrètes. Vos plaisirs peuvent-ils être beaucoup plus vifs ? Au reste , on assure qu'ils seront moins durables , & qu'ils doivent vous laisser de longs repentirs

Ma pauvre sœur , elle est maintenant défolée. M. Bovile , qu'il seroit à desirer que vous connussiez , M. Bovile , qu'une longue séparation n'a pu lui rendre moins cher , vient de se marier avec la sœur d'un homme dont il n'est pas possible que vous soyez long-toms l'ami. Qu'est-ce ce-

pendant que cet amour qui peut à son gré troubler l'ame la plus pure , & changer le plus beau caractère ! Qu'est-ce que cette passion terrible qui , même dans le cœur d'Eléonore , ressemble à l'envie ! Quoi , l'objet qu'elle ne peut posséder , ma sœur ne veut pas qu'une autre le possède !

Quant à Mademoiselle de Terville , mon frere , le ton dont vous me consultez sur la conduite que vous devez tenir avec elle , ne me laisse peut-être pas la faculté d'un conseil , même indirect. Je vous dirai néanmoins , que si le hasard offroit à mes regards un ange comme celui que vous me peignez , aussi-tôt je m'applaudirois doublement de trouver au fond de mon cœur cette inépuisable sensibilité qui me feroit adorer , selon ses mérites , une femme digne des hommages de l'univers. Alors , tr-

94 *Emilie de Varmont,*

mide & respectueux devant elle ,
on me verroit trembler de la crainte
de l'offenser ou de lui déplaire : on
me verroit constamment m'efforcer
d'obtenir sa tendresse. Et peut - être
j'aurois une amante ! une femme ido-
lâtrée ! & ma sœur, ma sœur auroit
une amie ! Ah ! que faudroit-il encore
au plus fortuné des freres , au plus
fortuné des Epoux.

ÉMILIE DE VAR MONT A DOROTHEE.

Langey , près Saumur , ce 15 juin 1782.

M E S maux ne devoient pas fitôt
finir , Dorothee ; j'étois réservée à
supporter en même-tems les plus vi-
ves douleurs du corps & les plus
terribles anxiétés de l'esprit.

Juge quelles furent mes angoisses ,
lorsqu'en revenant à moi , j'entendis ,
près du lit où je me trouvois , quel-

qu'un prononcer distinctement le nom détesté qui n'aguere étoit le mien. Je me crus retombée au pouvoir de mon ennemi. La fièvre qui me brûloit devint plus ardente ; & dans un long délire , je vis mon assassin me menacer continuellement du geste & de la voix. Une fois seulement , mais j'en conserverai long-tems le plus délicieux souvenir , une fois seulement je crus entendre nommer Boville : je me flattai que mon libérateur m'étant rendu , j'allois être aussi-tôt délivrée de toutes mes peines. Hélas ! j'appris trop tôt que l'escadre venoit de partir : j'appris que le jeune homme , qui m'avoit recueillie , étoit un ami de Varmont : je pensai mourir de douleur.

Cependant quel parti prendre dans une situation si critique ? Raconter mes infortunes & me nommer , c'étoit in-

diquer un crime, c'étoit désigner Vermont. Les présomptions pouvoient conduire aux preuves: & quel fort, en ce cas, menaçoit le coupable? Il étoit bien vrai qu'en lui gardant des menagemens, qu'assurément je ne lui devois pas, je courois de grands risques; mais n'y avoit-il pas aussi quelque péril à me découvrir? Par quelles raisons assez plausibles déterminer cet ami de Vermont à ne pas l'instruire que sa sœur venoit d'échapper au naufrage? Falloit-il donc laisser entrevoir l'affreuse vérité? L'intérêt d'une plus grande sûreté personnelle n'a jamais pu m'y décider; j'ai pensé que le crime étoit horrible, plus je devois m'efforcer de le couvrir d'un voile impénétrable, dussé-je quelques jours tomber victime d'un pardon généreux trop imprudemment accordé. J'ai donc, pour écarter toute
espece

ou le divorce nécessaire. 97

espece de soupçons , multiplié les mensonges. J'ai dit que j'étois fille , que je m'appellois Terville , que celui dont je pleurois le départ sur l'escadre étoit un frere chéri. Un frere chéri ! Jusle ciel , que ne me l'avez-vous donné tel que je pusse ne pas le hair ! Enfin , quant à Varmont , j'ai laissé croire qu'en effet cet étranger s'étoit attiré mon aversion , en me poursuivant d'un criminel amour.

MADAME D'ETIOLES A BOVILE.

Tours, le 13 juin 1782.

JE crois qu'en effet vous avez grand besoin des consolations de l'amitié , Bovile ; mais deviez-vous les solliciter aussi cruellement que vous l'avez fait ! Deviez-vous , en adressant vos plaintes à Madame d'Etioles ,

Tome I.

I

oublier votre Eléonore, au point de l'obliger à lire tout ce que vous lui avez écrit? qu'elle est heureuse dans la nuit du tombeau, cette Emilie, que ses vertus, apparemment inimitables, vous rendoient si précieuse, & dont les tout-puissans attraites vous ont inspiré tout d'un coup un *amour naissant*! Qu'elle est heureuse! après avoir porté le nom de votre épouse, du moins pendant quelques jours, elle emporte encore vos souvenirs les plus chers! Ah! consentez en faveur de quiconque vous chérissoit autant qu'elle, consentez à ne pas vous laisser abattre par le sentiment de votre perte, hélas! irréparable. Efforcez-vous de supporter la vie. Peut-être ne pourriez-vous, sans quelque espèce d'ingratitude, vous dispenser de récompenser ainsi telle infortunée, à qui le tendre attachement, qu'elle

ou le divorce nécessaire. 99

vous a toujours gardé sans aucun partage, doit avoir causé bien des peines.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Langey, près Saumur, le 25 juin.

MAINTENANT voici ma position & mes projets. J'ai déjà trop appris à connoître mon excellent mari, pour soupçonner que son indifférence ait déterminé son départ. Sans doute Bovile aura vivement regretté son épouse, qu'il croit à jamais perdue. Pouvoit-il néanmoins, quelque profonde que fût sa douleur, ne pas partir pour une expédition qu'il juge très-importante au succès des armes de la France? Bovile n'en aura pas eu la pensée; il n'est pas homme à raisonner avec ses devoirs. Moi

cependant je compte, dès que ma santé fera moins languissante, retourner à Brest, pour m'y embarquer : M. de Murville ne m'en refusera sûrement pas les moyens. Je pourrai facilement rejoindre mon époux à la Martinique, où je fais que l'escadre doit s'arrêter ; & delà je braverai les noirs projets de Varmont. Varmont, à qui son ami s'est trop hâté d'apprendre la rencontre qu'il venoit de faire d'une jeune fille mourante, non loin des rivages de Brest, peut soupçonner mon existence ; mais si j'en crois la parole que M. de Murville m'a donnée, mon ennemi du moins ignore en quel lieu sa victime respire.

Dorothée, j'oubliois de t'apprendre un incident fâcheux qui ajoute quelque chose à la difficulté de ma position si cruellement bizarre : ce jeune Murville, prompt à s'enflammer, m'a

déjà fait d'étranges propositions. Je sens bien que les apparences qui me condamnent semblent l'excuser. Le singulier mystère que je lui fais des événemens qui m'ont conduite où il m'a trouvée, présente une vaste carrière à son imagination. D'ailleurs, peut-il en me voyant si jeune, & sur-tout s'il me trouve quelque beauté, deviner de quelle espece d'attentats s'est rendu coupable envers moi ce Varmont, que je parois tant hair ? Cependant, je me dis que ce jeune homme devoit plus de respect à mes malheurs, quelle que soit la cause qu'il ait le droit de leur supposer. Peut-être en effet l'excuserois je de m'accorder peu d'estime, lorsqu'il me connoit si mal ; mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est d'avoir assez peu de délicatesse pour être tenté

102 *Emilie de Varmont,*

d'abuser du hasard qui lui confie les
destins d'une infortunée..

MADAME D'ETIOLES A MURVILLE.

Tours, le 17 juin 1782.

MURVILLE, ah ! Murville, c'est à
vous que je m'adresse dans mon dé-
sespoir, ayez pitié de l'état où je
suis.

Une affreuse nouvelle s'est répan-
due. On dit que les Anglois ont battu
l'escadre nouvellement partie de Brest.
On ajoute que la *Pallas* a péri : Bo-
vile... Bovile ne seroit plus !

Mon frere, prenez, je vous en con-
jure les informations les plus promp-
tes, hâtez-vous de me les faire passer,
hâtez-vous. L'incertitude où je vis de-
puis hier n'est pas supportable, j'aime
mieux mourir.

Sur-tout gardez mes secrets, Murville ; le ciel me voit & m'entend. Il fait que je n'en eus jamais dont je dusse rougir. Mais les hommes sont si peu justes ! On les entend sans cesse confondre un penchant involontaire avec une intrigue réfléchie , blâmer le malheur au lieu de le plaindre , & condamner aussi sévèrement la vertu qui combat que la foiblesse qui succombe. Ils ne verroient que ma passion illégitime ; ils ne voudroient point voir combien de motifs la justifioient , de quels efforts je l'ai toujours combattue ; que de maux elle m'a fait souffrir. Les cruels ! qu'ils n'apprennent donc jamais de quel feu dévorant je vécus consumée , ni quel regret précipita ma jeunesse au tombeau. Hélas ! que ne pouviez-vous , le jour où vous tous me forciez de donner à un inconnu ma fortune & ma main ; que ne

104 *Emilie de Varmont,*

pouviez-vous aussi m'obliger à lui donner mon cœur !

VARMONT A MURVILLE.

Paris, le 17 juin 1782, minuit.

A PEINE ma lettre étoit partie que je me suis repenti de te l'avoir écrite, mon ami. N'attribue la mauvaise humeur dont elle étoit pleine qu'au profond chagrin de la perte que je venois de faire. Je ne pouvois me persuader que la Demoiselle dont tu me parlois fût tombée dans tes mains ; j'imaginois qu'instruit de mon infortune par l'indiscrétion de quelques amis, tu ne voulois que m'en plaisanter ; & de là sont venus les emportemens que je suis très-fâché de m'être permis.

Tes lettres, que j'ai reçues toutes à-la-fois, m'ont d'ailleurs bien prouvé

que je ne te devois plus rien dissimuler. Reçois donc un aveu que je rougissois de te faire. Il est trop vrai que je la connois cette Mademoiselle de Ter-ville ; il est trop vrai que j'ai pris sottement pour elle ce genre d'affection dont tu commences toi-même à ne pouvoir plus te défendre. Mon ami, j'aime pour la première fois de ma vie ; & c'est assez te dire que j'aime avec fureur.

Oh ! que je m'applaudis du hasard qui l'a remise au pouvoir de mon meilleur ami ! Je crois, Murville, que sans cette faveur de la fortune, j'allois mourir de désespoir. Hâte-toi de me rendre tout-à-fait le repos, en me remettant la charmante personne. Tu n'en es pas encore aussi sollement épris que moi, le bonheur de ta vie entière ne dépend pas de sa possession. Il m'est impossible, au contraire, de ne pas

1106 *Emilie de Varmont*,

l'adorer. Il m'est impossible de vivre
sans elle.

P R E M I E R B I L L E T.

DE VARMONT A MURVILLE.

. Trois heures du matin.

ÉCOUTE, Murville, ce n'est pas la
première fois que tu m'as donné sujet
d'admirer ta pénétration : il est très-
vrai qu'enragé d'amour, j'ai fait de
méchants tours à la pauvre enfant. Je
te conterai tout cela., dans un moment
où je serai plus tranquille. Il n'est pas
moins vrai que je n'ai jamais eu l'in-
tention de lui causer un mal véritable.
Tu l'as trouvée les *mains déchirées*, le
visage sanglant ! Mon ami, ce n'est pas
ma faute. Elle devoit être encore, &
tu as oublié de me le dire, transie de

froid, mouillée jusqu'aux os ! mais c'est qu'elle m'a échappé... par un miracle ! au risque de se noyer cent fois ! Tu verras !... quand je t'apprendrai les moyens dont elle s'est avisée. Au reste, elle s'en est avisée trop tard. Elle m'appartient. C'est pour cela qu'elle me déteste, ou que du moins elle a l'air de me détester. Tu fais, mon ami, qu'il n'y a que le premier pas qui coûte ; à présent que je le lui ai fait faire, je suis persuadé qu'elle ne sera pas trop fâchée de se retrouver en mon pouvoir. Cependant, comme le premier abord pourroit l'effaroucher, je me ferai cette violence de ne point aller la chercher moi-même, je vais t'envoyer Lafleur, un domestique qui m'est dévoué. Tu peux la lui remettre en toute sûreté. Tu le peux, & tu le dois, Murville. Je te répète qu'elle

108 *Emilie de Varmont* ;
m'appartient , qu'il est désormais im-
possible que je me passe d'elle.

S E C O N D B I L L E T .

D U M Ê M E A U M Ê M E .

Cinq heures du matin.

U N E chose m'inquiete , Murville ,
& je te prie même de vouloir m'éclair-
cir le fait , parce que rien de ce qui la
touche ne peut m'être indifférent. Es-
tu bien sûr qu'elle aime son frere au-
tant qu'elle le dit ? Moi , j'ai lieu de
penser qu'elle regretteroit moins son
départ sur l'escadre , si ce n'est qu'il
étoit le seul homme dont elle pût se
faire un protecteur contre moi. Au
reste , je ne te veux pas prier de l'é-
tourdir de tout cela ; au contraire ,
oblige-moi de ne lui en jamais parler ,
mais

mais rends - moi fidelement tout ce qu'elle t'a dit de ce frere? Etoit-ce bien lui qui la défendoit contre les périls dont elle se croyoit environnée? Tu as très-bien senti qu'il n'y avoit que le délire d'une fièvre ardente qui pût lui montrer des assassins. Où donc existeroit le monstre capable d'attenter à sa vie? Il faudroit, comme tu le dis fort bien, que ce fût une *bête féroce*. Féroce, d'une ferocité sans exemple! & bête, d'une bêtise amere! Car, enfin, quel être à figure humaine pourroit ne pas sentir que la nature ne fait point une si jolie fille pour qu'on l'assassine.

TROISIEME BILLET.

DU MÊME AU MÊME.

Sept heures du matin.

IL me reste encore un sujet de sollicitude, sur lequel tu m'obligerois fort d'interroger Mademoiselle de Terville. Avant de te parvenir, n'est-elle tombée dans les mains de personne ? Je serois désolé qu'il lui fût arrivé le moindre accident ; mais elle a mérité de grands malheurs. Pourquoi s'enfuir, quand le plus difficile est fait ? Pourquoi s'échapper ? Elle seroit maintenant si bien où je l'avois mise ! Mais tu vas me la rendre. Je vais tout-à-l'heure rappeler mon valet, qui bat la campagne pour mon service. Demain je le fais partir. Mon ami, hâte toi de

lui remettre ma maîtresse. Il y auroit trop de danger pour moi, qu'elle te restât plus long tems : tu finirois par te prendre tout-à-fait de belle passion pour elle. Or, je reconnois ta supériorité ; la jeune personne, quand elle auroit goûté de Murville, ne reviendroit peut-être à moi qu'avec plus de répugnance. Au demeurant, je te remercie de ne lui avoir pas dit que je connois le lieu de sa retraite ; il entre assez dans mes projets qu'elle ne sache point que ses charmes vont m'être rendus. Mais dépêche-toi, Murville, il n'y a pas un moment à perdre. Tu l'aimerois ; tu lui plairois ! & pourtant je te répète qu'elle m'appartient, que je l'adore, & que j'ai besoin d'elle.

MURVILLE A DOLERVAL.

Langey , près Saumur , ce 18 juin , 10 heures
du soir.

DOLERVAL , ta pauvre sœur m'a écrit hier une pitoyable lettre , qui m'a remué de la tête aux pieds. J'ai vu l'instant que j'allois larmoyer , moi qui , depuis long-temps , me suis fait une raison là-dessus. Avant de me lamenter néanmoins , j'ai sur-le-champ détaché mon courier. Chien d'homme ! c'étoit bien la peine de me crever deux chevaux pour rapporter une aussi méchante nouvelle.

La *Pallas* s'est en effet avisée de couler bas ; ces mécréans d'Albion n'ont sauvé que soixante & dix hommes : le reste des foldats & de l'équi-

page est , avec le Capitaine , à tous les diables.

Il y a plus , on impute ce malheur à Bovile ; on l'accuse d'avoir refusé d'obéir aux signaux. J'ai peine à le croire : Bovile avoit donné plus d'une preuve de son respect pour la subordination. Mais il est au fond de la mer , il a tort ! Et puis , il y a long-tems que je l'ai dit ; ce Varmont , qui le protégeoit , a fait une sottise : mettre un roturier dans notre marine royale , c'est exposer une femme au milieu d'un bois.

Pour comble de malheur, la maudite frégate qui noyoit l'amant de ma sœur, n'a-t-elle pas aussi noyé le frere de ma maîtresse ? Et n'ai je pas eu la maladresse d'interroger l'inferral messager devant la pauvre enfant ? De maniere que l'une vient de s'évanouir , en at-

tendant que tu portes à l'autre le coup de la mort.

Je te charge-là d'une triste commission, Dolerval; mais envoyer directement cet extrait mortuaire à notre Éléonore, ce seroit aussi vouloir l'enterrer. Je te confie le soin de la préparer à l'excès de son infortune. Voilà pourtant les doux fruits de cette vertu dont elle s'est coëffée! Sita sœur, au lieu de soupirer durant sept mortelles années son inutile flamme, eût consacré seulement pendant plusieurs semaines quelques minutes à la satisfaire, elle l'eût certainement éteinte, ou furieusement amortie. Car je vous en demande pardon à vous autres gens sensibles; mais quoique vous en puissiez dire, le mal d'amour n'est point incurable, quand on ne dédaigne pas de faire tout ce qu'il faut pour le gué-

rir, bien entendu. Maintenant donc, Bovile eût pris congé de son Eléonore sans qu'elle s'en fût autrement apperçue; ou si l'amante obstinée eût absolument voulu s'en appercevoir, eh bien! n'y a-t-il pas des jeunes gens sur la terre? A quoi seroient-ils bons, si ce n'est à voler au secours des veuves affligées! Un cent ne suffit-il pas? Il en viendra mille. Et sans doute il ne se rencontre point de douleur de femme si considérable que vous preniez plaisir à l'imaginer, qui tôt ou tard ne cede à une somme raisonnable de consolations. Cependant, avec cette Eléonore, il n'y a pas la moindre ressource. Je me vois réduit à ne lui donner que toi pour adoucir ses peines. Un frere, le beau remede!

Cela fait que je prends de l'humeur, d'autant que toutes les adversités m'ac-

cablent à la-fois. Tu fais bien , Dorothee ; cette jolie fille ? Ce petit ange , comme tu l'appelles ! ce petit ange , au maintien si modeste , au regard si timide , au minois si chaste , je le croyois vierge. Il n'en est rien ! l'agréable nouvelle m'en est arrivée par la poste. Là , dis-moi donc à quelle physionomie femelle il faudra désormais se fier ! J'en suis d'un chagrin , d'une colere... Ah ! M. de Varmont n'a qu'à bien se tenir !

EMILIE DE VARMONT A DOROTHEE.

Langey , près Saumur , ce 18 juin , onze heures du soir.

ENFIN me voilà seule ; enfin je puis librement me plaindre & gémir. Je puis confier mes nouvelles peines à ce papier , qui doit un jour te ré-

véler ensemble toutes les rigueurs de ma destinée.

Dorothée, il ne me restoit qu'un appui dans le monde, je l'ai perdu, Bovile est mort.

A ne considérer que la situation où son malheur me laisse, peut-être on pourroit m'excuser de n'être vivement touchée que du mien, peut-être on penseroit que dans un homme à qui je n'appartins qu'un moment, & dont la fin prématurée me livre à mes ennemis, j'ai moins à regretter mon époux que mon protecteur. Mais qu'il a fallu peu de tems au vertueux Bovile, pour pénétrer mon cœur des sentimens de la plus vive reconnoissance & de la plus tendre estime ! Mais avec quelle promptitude l'adversité nous apprend à juger les hommes ! La sœur de Varmont, l'esclave de Murville a-t-elle

besoin de beaucoup d'efforts pour se persuader qu'il en existe peu d'estimables ; & qu'il lui faut éternellement pleurer celui qu'elle vient de perdre.

Telle est cependant l'horreur de ma situation , que je me sens presque aussi tourmentée de mes inquiétudes que de mes regrets. Dorothee , que va devenir Emilie ! Pour suivie de la haine de Madame de Varmont , à peine échappée aux fureurs de son frere. veuve aussi-tôt que mariée , forcée de cacher le nom de sa famille & celui de son époux , sans ressources , sans forces , sans expérience , que va-t-elle faire de la funeste liberté qui lui reste. Hélas ! eût-il donc mieux valu que je vécusse , comme toi , dans un éternel esclavage ?

Mais je te parle de ma liberté ! Dorothee , je n'en jouis pas. Ce M.

de Murville me retient prisonniere. Il abuse à ce point de la foiblesse de mon sexe & du malheur de ma position. J'espere toutefois que celui qui protege les opprimés, ne m'a pas tirée des mains d'un parricide pour me laisser aux mains d'un suborneur. Que mes forces reviennent, je tromperai la vigilance de mon tyran. Je verrai, je chercherai, je m'informerai. Quoi donc ! n'y avoit-il sur la terre qu'un homme délicat & généreux ! ne pourrai-je plus rencontrer de Bovile ? Assurément je ne veux solliciter l'avorissante pitié de personne. Mais pourquoi rougirois-je d'implorer l'humanité compatissante des gens vraiment sensibles ? Et d'ailleurs ne trouverai-je pas, comme tant d'autres, à subsister du travail de mes mains ? les plus grossiers travaux ne m'effrayeroient point. Mon courage

me les auroit fait entreprendre , l'habitude me les feroit supporter. Enfin, je me sens capable de tout souffrir, excepté la honte du vice. Va , Dorothee , sois tranquille , un rayon d'esperance est rentré dans mon ame ; & quoi qu'il puisse arriver , ma patience ne m'abandonnera point.

MURVILLE A VARMONT.

Langey, près Saurur, le 20 juin 1782 , minuit.

ELLE t'appartient ? l'outrage est consommé ? tes appas sont flétris ? Allons ! reprends - là. Je n'en veux point ; elle n'est plus digne de moi. Qu'il paroisse ton *ambassadeur laquais* , je lui rends la petite princesse éclopée ; & que cinq cents diablettes éclopent le Bulgare qui l'écloppa.

LE

LE MÊME AU MÊME.

Le 20, 5 heures du matin.

QUOI! vraiment tu as eu le courage de profaner tant de charmes! Quoi! sa modestie craintive, sa naive pudeur n'ont pu réprimer tes insolens desirs! Les prières d'un enfant, ses larmes si touchantes, ne t'ont pas attendri?... Mais il étoit bien question de prières & de larmes, Mademoiselle! Il falloit pincer, égratigner, mordre, crier, jurer même! Il falloit vous démener comme trente petits diables! Il falloit... il falloit plutôt mourir que de supporter cela!... Mais Mademoiselle ne s'en va qu'après! Vous n'êtes donc qu'une petite sotte, avec vos grands yeux spirituels?

Que dis-je ? Je dois n'accuser que toi , farouche Varmont. Toi seul es coupable. Le moyen que cette frêle miniature ait pu résister seulement un quart-d'heure aux efforts de ta lourde masse. Tu l'as opprimée , écrasée , affaînée ! dans la force du terme affaînée ! c'est un vrai guet-à pens que ceci ! pauvre fille , charmante enfant !.. Quand je la regarde plus attentivement , & que je me représente ta platte figure dans ses bras , j'entre en fureur ! Oui , pour rien alors je te la renverrois ; mais en même tems , je sauterois sur mon épée , que je t'irois planter à travers le corps.

Des violences , des noirceurs , des scélératesses , voilà tout ce que vous savez pratiquer , vous autres. Vous ordonnez , quand il faudroit solliciter ; au lieu d'obtenir , vous arrachez ; le beau mérite ! Il n'y a point de por-

teur de chaînes qui n'en puisse faire autant !

Mais flatter la douleur d'un enfant afin de l'endormir, caresser son amour-propre pour l'égarer, ses préjugés pour les détruire, sa vertu pour l'humaniser, exciter sa reconnoissance par de prétendus bienfaits, sa tendresse par une sensibilité feinte, sa confiance par des respects prudemment soutenus, sa générosité par un désintéressement sans bornes : ses desirs même par des transports quelquefois échappés, mais aussi-tôt contenus ; pénétrer peu-à-peu ce jeune cœur de mille feux dévorans sans cesse attifés & reprimés sans cesse ; réduire enfin l'adorable personne, je ne dis pas à se rendre, mais à se donner, mais à se jeter dans vos bras, mais à vous prodiguer elle-même les trésors de ses charmes,

voilà , voilà le chef-d'œuvre de l'art !
& c'est ce que j'entreprends.

Je sens bien que ce sera long , mais ,
réflexion faite , j'ai le tems. Assez
d'intrigues ordinaires ont fatigué ma
jeunesse , je veux la reposer dans les
langueurs d'un engagement presque
sérieux , je veux essayer d'une espece
de passion. Et d'ailleurs , quel prix je
recevrai de mes travaux glorieux ? Ja-
mais plus belle épreuve n'aura été
tentée sur un sujet si beau !

Ainsi , Varmont , tu vois que me
dépêcher ton confident-laquais , ce se-
roit lui faire entreprendre une inutile
promenade. Il est impossible que je ne
garde pas la jolie fille.

Je crois vous entendre crier ?
Voyons ! voyons vos raisons ! Vous
avez besoin d'elle ? dites-vous. Ah ! des
besoins physiques ! Fi donc ! moi ,
c'est moralement que je ne puis m'en

passer. Vous en êtes épris ? Je le suis cent fois davantage. Je brûle en même-tems de l'amour qu'elle m'inspire, & de l'amour qu'elle doit m'inspirer. Enfin, vous m'osez soutenir qu'elle vous appartient ; mais vous mentez. A-t-on jamais dit d'un effet volé , qu'il fut le bien du voleur ?

Non , non , M. de Varmont ! tu auras beau prier , conjurer , demander pardon , multiplier les bassesses , c'est un parti pris , je ne la rends pas.

Au reste , en attendant que j'aie le loisir de répondre aux insignifiantes questions dont tu m'assommes , je consens à recevoir tes excuses , & même ton hommage. Je ne fais pourtant si vraiment c'est un compliment que tu prétends faire à Murville , quand tu daignes le reconnoître supérieur à Varmont. Quoi qu'il en soit , je veux

bien user d'indulgence ; mais quant à la jolie fille , je ne la rends pas.

D U M Ê M E A U M Ê M E.

Le 24 juin 1782.

S'IL te restoit quelques doutes sur ma véracité , mon cher ami , ton confident pourra les éclaircir ; ton confident pourra t'affirmer que la petite ne t'aime pas du tout.

Malgré le ridicule travestissement de ton valet , elle l'a cru reconnoître ; & ses cris ont rempli le château. L'aimable fille embrassoit mes genoux ; il n'y a point là d'hyperbole ! Elle embrassoit mes genoux , en me suppliant de ne point la livrer à son plus mortel ennemi. Je n'avois garde ! son meilleur ami ne l'eût pas obtenue. Néanmoins

ton digne émissaire, après avoir inutilement essayé toutes les plus lâches supplications dont un laquais puisse s'aviser, n'a-t-il pas voulu tout-à-coup s'environner de la majesté d'un ambassadeur ! Comme ce Romain qui portoit, dans le pan de sa robe, la guerre & la paix. M. Lafleur a fièrement retourné ses poches ; & soudain tous les fléaux possibles en sont sortis, sous la forme d'un petit cartel, écrit de ta main. J'ai d'abord reçu le manifeste avec le respect convenable ; mais ton envoyé s'étant permis quelques insolences, je me suis demandé, si je n'allois pas commencer les hostilités, en faisant tout doucement descendre par les fenêtres ce spectre diplomatique. Heureusement il n'a fallu qu'un soufflet de la jolie fille pour m'en débarrasser. Elle lui a crié : *Monstre, si tu ne sors à*

L'instant , je vais tout découvrir ! A l'instant le monstre est sorti.

Et moi , revenu de mon épouvante , j'ai lu , relu , médité ton billet. Varmont , ton billet m'a dit que tu étois devenu bien malade , ou bien malin. Malade , si véritablement tu veux t'exposer , pour la jolie fille , à te faire couper les oreilles par ton bon ami. Malin , si tu ne me proposes ce rendez-vous sur la frontiere , qu'afin de m'éloigner de la chere enfant. Quoi qu'il en soit , je me tiens pour averti ; de quelque danger que l'avenir me menace , je m'obstine à défendre ici le trésor dont il m'est plus que jamais impossible de me défaire. Si , de ton côté , tu persistes dans le dessein de me l'enlever , arrive , mon cher , arrive. Murville t'attendra de pied ferme : ainsi chacun de nous fera son rôle ; ce

n'est pas celui qu'on attaque qui doit se déplacer.

Veux-tu cependant suivre un bon conseil, Varmont : reste chez toi. Ne viens pas jusqu'au pied de mon boulingrin défier ma vaillance. Je fais que tu brilles dans l'art de l'escrime ; mais, soit dit sans rodomontade , je m'y suis quelquefois distingué. Tiens , mon ami , tous les sujets de notre temps sont forcés au spadassinage. Le spadassinage ne seroit bientôt qu'un amusement frivole & méprisable , s'il nous étoit seulement conseillé par le chevaleresque honneur dont nous faisons tant de tapage. Pour se pénétrer de toute l'estime qu'il mérite , il faut le considérer sous ses rapports utiles. C'est à lui que nous devons le honneur d'entreprendre & d'accomplir impunément ces roueries , qui sont nos gentilleses de chaque jour , & que

nous ne pourrions bientôt plus nous permettre, si nous demeurions, comme le troupeau des honnêtes gens, platement soumis aux regles de la justice ordinaire. Assurément il est de toute nécessité, qu'au besoin nous puissions dire à tel homme qui seroit tenté de faire du bruit : Oui, Monsieur, je me suis habilement approprié votre fortune au jeu ; j'ai publiquement insulté votre femme au bal ; j'ai séduit votre fille, enlevé votre sœur ; je vous ai par-dessus tout, bassoué honni, affiché, il ne me restoit plus qu'à vous souffletter, je viens de le faire ; & tout cela vous le trouverez bon, ou je vous tueraï. C'est donc une excellente invention pour nous, que celle qui met sans cesse les préjugés en contradiction avec les loix ; & plaçant la force au dessus de toute autorité, nous dispense d'avoir des vertus & des

mœurs , pourvu que nous ayons une épée. Tu fais donc très-bien de te pavaner de la tienne ; & même j'en conviens , tu vas le croire plus redoutable que celle de Murville , si tu suis mes raisonnemens dans leur rigueur absolue. Cependant prends-y garde. Quand tu me fis hasarder le premier pas dans l'ornière du libertinage , je me dis qu'un jour peut-être je ne pourrois me défendre d'entrer dans celle du vice , à ton exemple aussi ; & qu'enfin si le diable me tentoit , je finirois par vouloir t'y précéder. En conséquence , je pris mes mesures. Crois-moi , Varmont , réserve ton intrépidité pour une occasion moins douteuse ! entre corsaires , il n'y a jamais que des coups à gagner.

Sur-tout ne me renvoie pas Lafleur. Il doit , pour son propre compte , se soucier très-peu de revenir , & je serai,

de mon côté , fort aise de ne le plus revoir. Déjà vingt fois la jeune personne m'avoit demandé sa liberté ; juge combien elle est devenue plus pressante , depuis que ce voyage du laquais l'a menacée d'un voyage du maitre. Comment donc ! ne vouloit-elle pas , ce matin , sortir par la route que ton ambassadeur a pensé prendre hier ? Il a fallu s'y opposer ; le faut que j'aurois trouvé plaisant pour le gros garçon , m'a paru dangereux pour la jolie fille. Aussi j'ai fait griller les fenêtres de son appartement. Néanmoins cette attention , que l'ingrate appelle de la tyrannie , recule mes affaires au lieu de les avancer. Varmont , laisse - moi tranquille. Voudrois-tu , ne pouvant empêcher mon bonheur , te procurer la maligne consolation de le retarder ? cela seroit méprisable ! Ah ! je t'en prie , je t'en prie , laisse-moi

moi tranquille , & sur-tout ne me renvoie pas ce pauvre Lafleur.

Ecoute , s'il ose reparoitre ici , je t'avertis qu'il ne sortira plus qu'après m'avoir déclaré tout ce que la jeune fille , hors d'elle-même , alloit découvrir , si ton sage confident ne s'étoit hâté de prévenir , par sa suite , un aveu dont la seule menace l'avoit terriblement effrayé. Varmont , c'est déjà quelque chose sans doute que de violer une fille , mais tous les jours il arrive qu'une action , belle en elle-même , se trouve encore accompagnée d'une infinité de circonstances qui contribuent singulièrement à en aggraver le mérite. Or , tout semble se réunir pour me persuader que , dans ton affaire avec Mademoiselle de Terville , les formes sont dignes du fonds. Il paroît que tu t'es surpassé toi même , car enfin , dans ta dernière lettre ,

dans cette lettre si peu faite pour m'éclairer, aussi-tôt suivie d'un monde de billets non moins insignifians, mais ou l'art qui veut être naturel se montre à chaque ligne; dans toute cette papperasse indigeste, il n'y avoit pas un mot, pas un seul mot qui m'annonçât le moins du monde que ton intention pût être jamais de me confier les détails de ce nouveau mystere d'iniquité. Ne m'oblige donc pas à l'approfondir. Varmont, quoique tu sois beaucoup plus jeune que moi, tu m'as donné, dans l'orniere dont je parlois tout-à-l'heure, d'épouvantables exemples : que fais-je ? les grandes leçons que cette aventure-ci fourniroit, se trouveroient peut-être trop fortes pour ton disciple ! oui, je craindrois que tu n'eusses forcé la dose au point de m'en dégoûter. Varmont, Varmont, laisse-moi tranquille, je

t'en prie ; & sur-tout ne me renvoie pas Lafleur.

MURVILLE A DOLERVAL.

De Langey, le 24 juin.

EH ! bienfaisante apoplexie , que n'emportiez vous le vieillard quelques années plutôt ! ou toi , farouche océan , que ne dévorais tu le jeune homme quelques années plus tard ! Ce qui me passe , c'est que Bovile ait si maladroitement pris congé d'Eléonore , à l'époque précise où son éternel d'Étioles alloit enfin se décider à nous dire un bel & bon adieu. L'amour fait rarement de ces sottises-là. Pourtant voilà notre charmante sœur doublement veuve , mon cher Dolerval ! La plaindrons-nous ? ma foi , je ne fais. Si d'une part , il faut pleurer , de

l'autre on peut sourire. Elle est privée d'un amant, mais débarrassée d'un mari. Allons, je soupçonne qu'à tout prendre, les événemens heureux & sinistres se balancent dans la vie ; il y a, je le vois bien, une providence.

Fais donc à ma chere Eléonore, si pourtant tu le juges convenable, deux complimens de ma part : l'un de condoléance, & l'autre de congratulation.

Tu peux, mon cher Dolerval, sans que je m'en scandalise, m'en adresser de tout pareils. Je ne fais vraiment si je suis à féliciter où à plaindre. Cette sensibilité que tu me vanteras, seroit-elle un vice de notre sang, un mal héréditaire, un mal de famille, que j'aurois seulement adouci par des palliatifs, mais dont le germe me seroit demeuré ? D'honneur, je le sens qui se développe ! Il m'incommode,

il gêne ma respiration. C'est auprès de la jolie fille que les suffocations me prennent. C'est-là que, dans ma surprise extrême, je m'entends soupirer. C'est-là que je surprends, sur ma figure autrefois si gaie, des airs; oh, les airs d'un homme tout-à-fait attaqué de la maladie! L'adroite personne qui s'apperçoit de mon mal-aise, tâche d'en abuser. Elle me demande que je lui rende sa liberté; car, je ne fais pas si je te l'ai dit, mais je la tiens, l'enchanteresse, sous la clef. Voilà que tu te récries! Eh bien, connois tu quelque moyen plus sûr de garder un *ange* malgré lui? Cependant revenons: elle demande, & je refuse. Sa voix, devenue plus douce encore, me prie, me supplie; je vois ton imbécille frere s'émouvoir. Une larme, une seule larme vient à s'échapper de ses yeux; & les miens..

138 *Emilie de Varmont,*

oui, ma foi, les miens sont prêts à s'humectier. Cet état m'inquiete, il me lasse, il m'indigne! Et pourtant il faut que je l'avoue, je trouve qu'il n'est pas sans quelque douceur.

Ah! néanmoins, si la Demoiselle prétend ainsi continuer à me tourner la tête, je profiterai quelque matin d'un beau moment de courage; & peut être qu'en brusquant l'aventure, je finirai le roman.

V A R M O N T A L A F L E U R.

Paris, ce 28 juin 1782.

J'EN étois sûr; il n'y avoit pas moyen d'en douter. Cependant, vous qui venez de voir & d'entendre, vous balancez? En effet, c'est bien la peine de vous cacher dans les environs, pour y rester oisif? Vous

me demandez de nouvelles instructions ? Mais ne vous ai-je pas , avant votre départ , donné toutes celles qui pourroient vous devenir nécessaires ? N'ai je pas singulièrement prévu l'embarras où vous vous trouvez ? Avez-vous oublié que ce cartel n'étoit rien moins que sérieux , puisqu'il s'agissoit de l'employer seulement comme un dernier moyen peut-être capable de déterminer notre homme , en l'intimidant ? Pourquoi donc semblez-vous attendre que j'aie me compromettre en ferraillant avec lui ? Cette ressource ne peut être bonne , qu'après que vous aurez vainement essayé toutes les autres. Sans doute nous nous vengerons de l'insolent qui vous a maltraité , mais il faut , avant tout , que le plus instant s'accomplisse.

S'il étoit encore question de faire le premier pas , maintenant que je

suis averti par les inquiétudes qui me dévorent, je balancerois peut-être. Mais ce que l'intérêt de ma fortune a d'abord seul obtenu, puis-je à présent le refuser à l'intérêt plus pressant de notre sûreté commune? Ne sentez-vous pas ce qu'il y a d'effrayant dans ces mots : *si tu ne sors à l'instant, je vais tout découvrir!* Imbécille que vous êtes! parle-t-on de découvrir quelque chose, quand on ne fait rien? Que nous importe comment on a tout découvert? Ce qui presse, c'est de faire en sorte qu'on ne puisse plus rien découvrir.

Agissez donc. Vous avez de l'argent & des armes. L'exécution de mon projet vous a paru facile. Hâtez-vous. Il n'y a pas un moment à perdre. Tôt ou tard il arriveroit que ce que vous auriez manqué ne nous manqueroit pas. Ayez un peu de

courage : rendez à la terre ce que les eaux ont si malheureusement rejeté.

MURVILLE A DOLERVAL.

Langey , près Saumur , le 4 juillet 1782 ,
10 heures du matin.

PLAIN-S-MOI , Dolerval. Un homme d'esprit pourroit-il quelque chose contre les embuches d'un scolarat ou les ruses d'une fille ? Il n'y a rien de plus adroit que l'une ; il n'y a rien de si heureux que l'autre. Lequel a pu corrompre mon valet-de-chambre ? Je l'ignore ; ce que je fais trop bien , c'est que le fripon de Marcel est parti cette nuit avec ma prisonniere , qu'il a delivrée ; d'où je conclus très-habilement , que l'ingrate Terville me fait , si ce n'est pas le deloyal Varmont qui l'emporte.

J'aurois , en un tel abandon , besoin de toute ma gaieté : la cruelle aussi me délaisse. Jamais événement ne me sembla si peu fait pour m'amuser : jamais revers ne me parut moins supportable. Je sens au dedans de moi quelque chose qui gémit. Est-ce l'amour-propre ? Est-ce l'amour ? Devine-le , Dolerval ; je ne suis pas en ce moment ci plus pressé de te l'avouer , que de me l'avouer à moi-même.

Une chose encore me désole : il faut que j'aille tout-à-l'heure à Brest , j'en viens de recevoir l'ordre ; & peut-être va-t-on m'embarquer pour toute la campagne. Ainsi je ne puis moi-même voler sur les traces de la fugitive ou du ravisseur ; mais au moins j'envoie s'établir à Paris , dans le voisinage de M. de Varmont , un homme qui saura me dire si la pau-

vre petite est retombée dans les mains de celui qu'elle déteste. En ce cas, je tâcherois d'être plus habile à reprendre mon bien, que je ne le fus à le conserver.

Adieu, mon bon petit frere ; embrasse Eléonore de la part de Murville. Je l'aime davantage, à présent que nos destinées sont à-peu-près pareilles : elle a perdu comme moi l'objet de ses tendresses, je tremble comme elle d'être inconsolable. Tout cela vient de ce que nous sommes, elle & moi, trop sensibles & trop vertueux. Prends garde à toi, Dolerval.

LAFLEUR A VARMONT.

Blois, le 2 juillet 1782, 6 heures du soir.

QUE Monsieur se tranquillise, personne ne peut plus rien dire, c'est fini.

Marcel a demandé beaucoup d'argent; j'ai donné tout ce qu'il a voulu; Monsieur ne pouvoit pas marchander pour un si bon coup. Dès que la cage a été ouverte, l'oiseau en est sorti de lui-même; j'en suis resté quelque tems fort embarrassé, parce que Marcel s'ensuyoit avec nous; mais il nous a quitté à quelques lieues de Saumur. C'est à la pointe du jour, dans un petit bois, près de Tours, que l'oiseau a fait entendre son dernier chant; je l'ai laissé sous des feuilles mortes.

Cependant, c'est de Blois que j'é-
cris

cris à Monsieur , parce que j'y suis malade. C'est un outrage bien terrible que celui dont Monsieur m'a chargé. Il m'a fallu tout mon courage pour l'achever. Je suis persuadé que Monsieur lui-même , qui est , sans contredit, plus aguerrî que moi , n'auroit pu , sans frémir , terminer cette affaire-là. Cet oiseau avoit un si joli plumage & une voix si douce ! j'en suis tout ému , tout tremblant , bien malade. Monsieur devoit en conscience , au lieu de cinq cents louis qu'il m'avoit promis , m'en donner mille ; & je lui jure bien que quand même il m'en offriroit encore quatre fois autant , je ne voudrois pas recommencer.

ÉMILIE DE VARFONT A DOROTHÉE.

Du presbytere de St. Cyr, près de Tours, Le
5 Août 1782, 7 heures du soir.

LA consolation d'un seul doute ne m'est plus permis, ma chere Dorothee: l'infame Varmont a consommé tous ses forfaits.

Depuis quelques jours, plus vivement pressée des outrageantes propositions de M. de Murville, j'essayois vainement de gagner son valet-de-chambre, à qui les clefs de ma prison étoient confiées. Juge combien je redoublai d'efforts, lorsqu'un mesager de Lasleur, chargé de la part de Varmont de me redemander à Murville, m'eut appris que mon ennemi vouloit sans doute, à quelque prix que ce fût, accomplir ses desseins

exécrables. Mes sollicitations, devenues plus fréquentes & plus vives, parurent enfin toucher Marcel. Nous convinmes, dans la journée d'avant-hier, que je me tiendrois prête à m'évader au milieu de la nuit suivante. Il vint en effet, il m'ouvrit les portes de mon appartement, & la précaution qu'il avoit prise de ne point apporter de lumière, me parut toute simple. Nous descendîmes sans bruit, nous nous hâtâmes de traverser le jardin, à la petite porte duquel je fus d'abord surprise de trouver un cabriolet. Marcel, qui vit combien cette attention m'étonnoit, me dit, du ton le plus naturel: il faut que vous quittiez les environs de ce château, le plus promptement possible. A pied, sur une grande route, au milieu de la nuit, vous ne pourriez aller bien loin, je vais donc vous conduire à

quelques lieues d'ici ; mais je vous laisserai dès qu'il fera jour : alors vous deviendrez ce que vous pourrez. Tranquille sur ce peu de mots , je me plaçai dans la voiture , Marcel monta derriere ; & j'étois si troublée de ma joie , que je n'eus pas même la présence d'esprit de me demander quel pouvoit être le postillon qui nous conduisoit. Hélas ! je le reconnus aux premiers rayons de l'aurore.

Nous étions dans un bois , Marcel venoit de quitter la voiture. Je commençois à me sentir inquiète , en me voyant , pour ainsi dire , à la discrétion d'un inconnu. Tout-à coup ce postillon quitte la grande route , & s'enfonce dans un chemin de traverse. J'ai peur & je crie. Il tourne la tête , & m'adresse ces mots : *si vous ne gardez un profond silence , je vous tue.* Dorothee , figure-toi mon saisissement !

Je reconnois les traits & la voix de ce cruel domestique , dont l'apparition au château de Murville m'avoit tant effrayée , quelques jours auparavant. Ma vue se trouble , une sueur froide coule sur mon front , je reste immobile d'effroi dans ce cabriolet qui me conduit aux lieux où sans doute un parricide prépare mon trépas.

A peine avons-nous fait trente pas , nous voilà dans un endroit plus sombre ; L'asneur arrête ses chevaux , des cris perçans m'échappent ; il fait un geste menaçant , la peur aussi-tôt glace ma voix ; mais apparemment qu'il y a dans mon air , & dans mon attitude, quelque chose d'assez touchant pour fléchir un barbare. Il repart ; hélas ! c'est pour reprendre bientôt ses cruelles résolutions , c'est pour me rendre vingt fois en un quart-d'heure mes

tranfes mortelles. A chaque instant il rallentit le pas de fes chevaux , il tourne la tête , il jette sur fa victime des regards pleins de férocité. Moi , qui ne dois plus espérer qu'en sa compassion , je suis à genoux dans la fatale voiture ; je présente à mon affassin mon visage baigné de larmes , je lui tends mes mains jointes. Ce déchirant spectacle paroît toujours l'é-mouvoir ; mais l'impression de la pitié dure si peu , qu'enfin le crime doit s'accomplir. Du moins j'en suis persuadée, & je meurs mille fois avant de recevoir le coup de la mort.

L'assassin vient de s'armer d'un plus farouche courage , il a mis pied à terre & de peur que ma vue ne le fléchisse encore , il détourne les yeux en venant à moi. Cependant je me précipite hors de la voiture , au devant de ses coups ; mes regards

cherchent les siens ; il a pu me voir ,
il ne peut me frapper. Aussi-tôt je
tombe à ses pieds , j'embrasse ses ge-
noux , je m'écrie : non , non ami , tu
ne le feras pas ! Tu n'es pas impi-
toyable comme le cruel qui t'envoie.
Es-tu fait pour exécuter les atrocités
qu'il commande , toi qui me tendois ,
au moment du naufrage , une main
secourable ? Laisse , laisse exécuter le
crime à celui qui me replongea dans
les flots. Pourrois tu craindre que je
te voulusse jamais compromettre ,
moi qui lui pardonnois , moi qui ,
pour assurer l'impunité de ses scéléra-
tesses , consentois à cacher mon sort
& mon nom ! Va , j'y consens encore.
Je vivrai dans quelque village ignoré ,
j'y ensevelirai ma misere & mes in-
fortunes , jamais on n'entendra parler
d'Emilie de Vermont : je te le pro-
mets , je te le jure par ce qu'il y a de

plus sacré. Cependant , retourne au barbare qui t'envoyoit , dis-lui que sa sœur n'est plus. Va ! qu'il se réjouisse de ma fin déplorable , qu'il s'enrichisse de mes dépouilles ; & moi , je me souviendrai toujours que quand il a voulu ma vie , c'est toi qui me l'as laissée.

Lafleur , tandis que je m'efforce ainsi de réveiller dans son cœur un sentiment d'humanité , paroît successivement combattu de plusieurs passions contraires. Je l'observe avec cette attention rapide , mais profonde , dont le péril nous rend capables. Sur sa figure , où se peignoit d'abord toute l'audace du désespoir , je n'apperçois plus que les irrésolutions de l'inquiétude. Heureusement la pitié succède presque aussi-tôt , & la pitié vient d'amener le repentir. L'heure est enfin venue où , s'il lui restoit assez de force pour parler , mon assassin me de-

manderoit grace à son tour : son bras levé retombe , le poignard échappe à sa main. Je me relève , prompte à saisir le moment qui me sauve ; je cours au hasard dans l'épaisseur du bois ; je me précipite devant moi , cherchant un asyle. Bientôt réduite à reprendre haleine , je veux & ne puis m'empêcher de tourner les yeux vers l'objet de mon épouvante. Il est encore immobile à la place où je l'ai laissé ; mais pourquoi sa tête a-t-elle changé d'attitude ? pourquoi ses regards sont-ils attachés sur mes pas ? Le sentiment d'un danger qui peut renaître m'invite à reprendre ma course ; la peur me rend des forces , & cette fois je ne m'arrête qu'à l'instant où je suis pleinement rassurée par le bruit d'une voiture qui s'éloigne au grand galop.

C'est alors que , me sentant prête à défaillir , je me laisse tomber sur la terre arrosée de mes pleurs. C'est alors qu'avec un cri de malédiction contre l'impie que la soif de mon sang dévore , j'éleve mille actions de graces vers celui qui tôt ou tard sauve les foibles de l'oppression des méchans. Mon ame aussi-tôt se pénètre de la joie qui succede à l'épouvante , au moment d'un grand péril heureusement évanoui. Je m'applaudis de l'épreuve si douloureuse que je viens de subir , puisqu'enfin cette épreuve est la dernière , puisqu'à ce prix je recouvre toute ma liberté , puisque ainsi j'échappe en même-tems & pour toujours aux fureurs d'un frere détestable , aux persécutions d'un indigne amant.

Cependant , où porter mes pas , comment pourvoir à ma subsistance ;

Hélas ! à qui la demander ? Quoi donc , une infortunée qui n'a point mérité ses peines cherchoit - elle vainement un asyle ? N'est-ce pas pour me conduire au port , qu'elle m'a soutenue pendant un long orage , cette providence éternellement juste qui veille sur les malheureux ? Permettroit-elle que tous les maux de l'humanité fussent ensemble épuisés sur mon innocente jeunesse ? Ne me doit-elle pas , après tant de souffrances , quelque retraite honorable & sûre , où , dans l'obscurité d'une vie laborieuse , je trouve , sinon le bonheur , du moins quelque tranquillité ?

Ainsi mes réflexions me rendent l'espérance & le courage. Je marche , pleine de confiance , vers ces lieux inconnus où m'attend un moins déplorable sort. Le bois que je suis est bientôt parcouru dans toute sa longueur.

156 *Emilie de Vermont* ,

Me voilà sur la grande route , & non loin de moi je découvre plusieurs clochers qui m'annoncent un nombre assez considérable d'habitations. Mais bientôt je crois m'appercevoir que la masse des maisons est divisée de sorte qu'il existe , auprès d'une ville , un village. Celui-ci me paroît plus que celle-là , convenable à ma situation. Dans un village je ferai mieux cachée sans doute ; & d'ailleurs , c'est là que je trouverai plutôt ces vertus hospitalières , compagnes ordinaires de la simplicité des mœurs. Déterminée par ces considérations ; je laisse la ville de *Tours* sur ma gauche , j'entre dans le hameau de *Saint-Cyr* , je frappe à la porte du presbytere.

Un jeune homme vient me l'ouvrir. Je voudrois , lui dis-je , parler à M. le curé. — Parlez moi donc , Mademoiselle , car c'est mon nom que
vous

vous avez dit. — Monsieur, n'avez-vous pas besoin d'une servante? — Ce ne sont pas les besoins qui me manquent, Mademoiselle; ce sont les moyens: ceux qui vous adressent à moi ne savent donc pas ce que c'est qu'un pauvre diable à portion congrue? — Quoi! vous me refuseriez un asyle! il n'y auroit pas chez vous une place pour moi? — De la place? tant que vous voudrez! mais des provisions? fort peu; & de l'argent? pas du tout. — Je ne demande que du travail & du pain. — Du pain? Je n'en ai pas trop non plus, pourtant je ne refuse pas de partager avec vous. Nous y pourrions même ajouter, par ci par là, des légumes, du laitage & des œufs; mais souvenez-vous bien que c'est le pain qui fait le fond de ma cuisine. Vous parlez d'être ma servante? poursuivit-il en me regardant

avec plus d'attention : cependant , si j'en crois votre mise & votre air , vous n'êtes pas faite pour une condition?... — Je l'interrompis : la plus obscure fera la meilleure , Monsieur. — Ecoutez , reprit-il avec autant de douceur que de gaiété : vous me paraissez pleine de bonne volonté , néanmoins quoique vous puissiez dire , vous me semblez aussi délicate que jolie. Je pense que le grossier tracas du ménage vous embarrasseroit trop. Je m'en charge , j'y suis accoutumé ; mais vous m'aidez dans les petits détails du jardinage ; vous aurez soin de mon linge qui n'est pas très-bon : & vous favonnerez , l'un après l'autre , mes deux surplis ; n'est-ce pas ? — Bien volontiers. — Vous m'étonnez , charmante fille ? Je vous répète qu'avec moi vous manquerez de tout ?

Ma chere Dorothee , je regardois

ce jeune homme : sa figure , comme ses discours , m'inspiroit une entiere confiance : Monsieur , finissez mes perplexités , décidez mon sort , recevez-moi chez vous. — Eh , je n'ai garde de me faire prier , Mademoiselle ! Je ne vous dis tout cela qu'afin que vous foyez bien avertie. Attendez , encore un mot , je vous prie. Vous ne quitteriez plus la maison ! — N'en doutez pas. — Et vous ferez ma niece ? — Votre niece , oui , Monsieur , c'est-là tout ce que je desire ; je serai votre niece. — Eh bien , vous avez raison. Les plus riches font quelquefois les plus aimables , mais rarement les plus heureux & les meilleurs. (Il me tendit la main) Entrez , foyez la bien venue ; il y a quelques années que je vous attends. Avec moi vous ferez pauvre & sobre ; mais en revanche vous aurez toujours ,

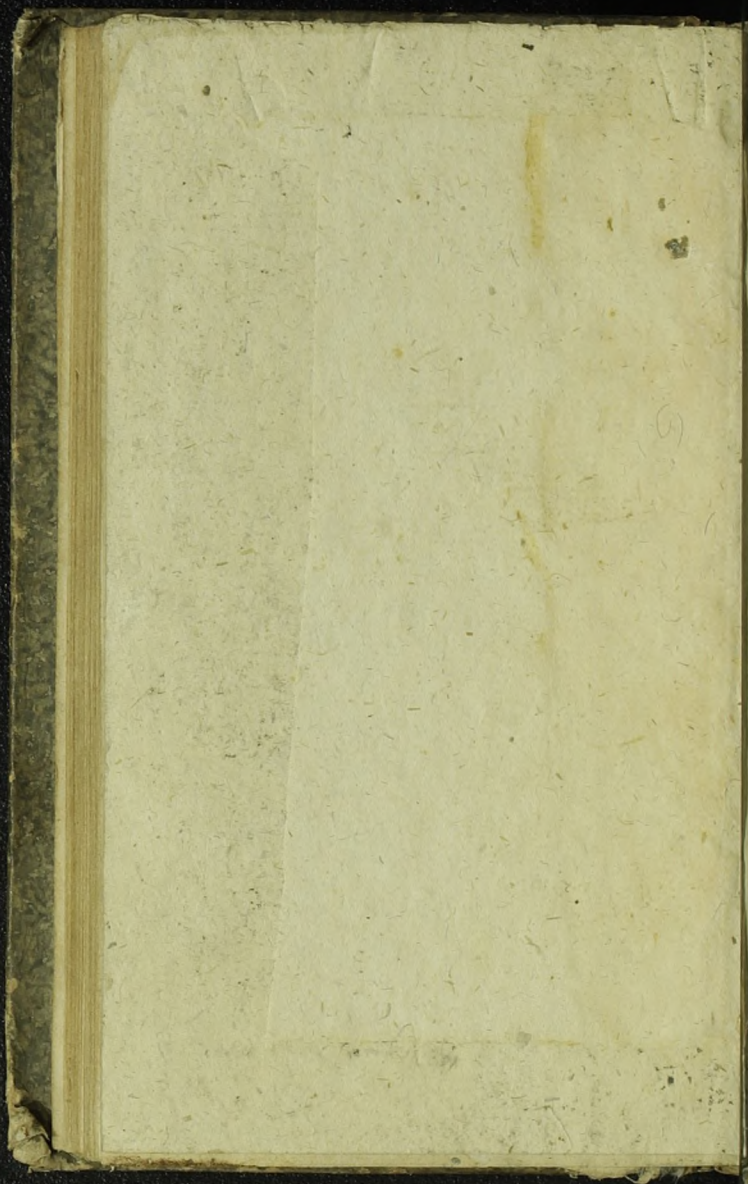
160 *Emilie de Varmont, &c.*

si vous me ressemblez, grand appétit, belle humeur & bon cœur.

Dorothée, j'entrai dans le presbytere. Tu commences à respirer, je suis lasse d'écrire: demain je t'apprendrai quels ont été mes entretiens avec l'honnête curé, que je me suis donné pour maître.

Fin du premier Volume.





094.2
v43d

